le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

MENSUEL — N° 10. — JUILLET 1955. PRIX : 20 FRANCS 53 bis, rue Lamarck, PARIS (18e)

BARCELONE : Assaut des « Anar » au Gobierno Militar.
MADRID : Après l'assaut de la caserne de la Montagne par le peuple en révolte.

L'Espagne rouge et noire en armes

par Maurice JOYEOLE

19 juillet 1936 ! — Le soleil étend sa chape de plomb sur l'Espagne éternelle. — Repliés sur eux-mêmes, inquiets, passionnés, des hommes attendent l'heure de l'assaut. Les trois coups de la tragédie qui va ensanglanter ce pays ont été frappés au début du mois, lorsque le leader fasciste Calvo-Sotelo a été exécuté. La fièvre monte. Des frissons brefs secouent les bourgeois républicains que le « Frente popular » a hissés au pouvoir et qui hésitent entre deux peurs : celle de la dictature qui menace de lui prendre son assiette au beurre et celle du prolétariat ouvrier qui menace de la lui briser » (1).

Le 19 juillet au matin ! —

A Barcelone, le général Goded, un des chefs de l'insurrection fasciste fait sortir la troupe des casernes. La ville retentit des bruits de bottes.

La radio tonne, les proclamations venues du Maroc, berceau de la rebellion militaire, croisent celles que lance le gouvernement de la « Généralité » affolé. Les permanences syndicales où depuis huit jours, ils montaient une garde vigilante, les hommes de la C. N. T. et de la F. A. I. sortent dans la rue. Déchirant l'orage, la foudre éclate. La foule se rue derrière les militants, pille les armureries, s'empare des armes du gouvernement de Catalogne, capture les bateaux accroupis dans le port. La bataille fait rage. Une à une les positions des insurgés militaires sont reconquises.

19 juillet au soir ! — A Madrid, le gouvernement central préside, par Casares Quiroga, doit se rendre à l'évidence. La sédition a éclaté partout avec violence. Il faut agir. Les militants anarcho-syndicalistes du bâtiment, alors en grève, peuplaient les prisons. On les libère. « et ils passent directement de leur cellule au combat pour défendre le pouvoir qui les avait arrêtés (1) ». C'est le secrétaire général de la C. N. T. le « compagnero Antona » qui, remplaçant le gouvernement débordé, lance l'appel à la résistance :

« Nous sommes devant le dilemme de mourir comme des couards ou de lutter comme des hommes. La position de la C. N. T. a toujours été de livrer bataille au fascisme en empoignant les armes avec courage en pleine rue. »

19 juillet au soir ! — La nuit tombe sur la péninsule, effaçant les taches sanglantes qui commencent à suinter de sa terre généreuse.

19 juillet ! — Souvenons-nous de l'événement qui éclata brusquement dans notre univers. Les manchettes des journaux, la radio, les informations contradictoires. L'angoisse, la joie, la confiance inscrite sur la figure des militants de l'avant-garde révolutionnaire de ce pays, les noms des hommes qui nous étaient cher : Ascaso, Durutti, Garcia Oliver, d'autres encore... qui inlassablement revenaient sur nos lèvres. Souvenons-nous de cette fierté qui nous étreignait. « Le gouvernement a décidé de libérer et d'armer les anarchistes », proclamait « Parisoir » réprobatif. Enfin, les militants anarchistes allaient pouvoir donner leur mesure. Le fascisme ne passerait pas ! « no passaran » ! Il y avait bien les communistes... ? Ici aussi nous étions en période de Front populaire.

20 juillet. — Toutes les casernes de Madrid se soulèvent. Les ouvriers des usines et du bâtiment marchent sur la « Montana ». La fumée des incendies obscurcit le ciel de la ville. Les couvents et les églises dans lesquels se sont retranchés les militaires brûlent. Des paysans dévalent des hauteurs voisines. Ils apportent le canon. Eux aussi se dirigent vers la caserne Montana, centre de l'insurrection. Antona cherche à rassembler le Comité national de la C. N. T. Tous les hommes sont au combat.

« Qu'avons-nous besoin d'un Comité national ? avaient-ils pensé si le fascisme s'empare de Madrid. Par conséquent la meilleure réunion est d'être un de plus dans l'armée du peuple. »

20 juillet. — La C. N. T. et la F. A. I. tiennent les rues de Barcelone, la place d'Espagne est conquise L'Université, la Centrale téléphonique, l'Hôtel Colon sont réoccupés. Une partie de la troupe passe au peuple. « La Commandancion militar » est bombardée. Goded, le général fasciste se rend. Enfin l'attaque de la Caserne Atarazanas commence. Le soir, elle est prise.

20 juillet. — A Barcelone la victoire des anarchistes est complète. La perte est immense : Ascaso est mort !

A Malaga les anarcho-syndicalistes mettent le feu à d'immenses réservoirs d'essence la troupe terrifiée se rend. A Saint-Sébastien les anarchistes sauvent la ville en déjouant le complot militaire. A Irun, les anarchistes pous-

Suite en page 2 →

(1) Les éléments de cet article nous ont été fournis par le groupe anarchiste de Saint-Nazaire, qui compte plusieurs éléments dans la bataille.

SUR LA TOUR DE DIRECTION DES CHANTIERS DE PENHOET LE DRAPEAU NOIR A FLOTTÉ

A SAINT-NAZAIRE LA RÉVOLTE GRONDE

par Raymond BEAULATON

UNE couleur neuve noie l'eau sans reflets des bassins de Saint-Nazaire et de leurs chantiers de Penhoët. Ici, tout a le ton du gravat, du fer et de la houille. Un bruit monotone, de coups de marteaux et des riveteuses frappe le tympan. Des douzaines de grues dressent leurs bras dans le ciel.

Tel est le décor où sont plantés les chantiers de constructions navales de Penhoët, tel un insolite témoignage de la mégalomanie capitaliste. Et brusquement le tintamarre infernal fait place au silence. 12.000 ouvriers, dockers, soliers, électriciens, serruriers, chaudronniers etc... ont débrayé pour obtenir une vie meilleure.

à Polsey, à Bordeaux, à la Courneuve, des débrayages ont lieu. Les fonctionnaires aussi entrent dans la lutte.

Et travailleurs qui se cherchent, se retrouvent dans l'action. Les bonzes politiques et syndicaux le savent. Ils ont peur. La seule méthode efficace de combat du prolétariat, c'est l'action directe, les travailleurs

Les métallos de Saint-Nazaire-Penhoët qui ont une longue tradition de luttes révolutionnaires ne tardèrent pas à déborder les mots d'ordre réformistes des grandes centrales syndicales.

Depuis plus de quatre mois, les travailleurs de Penhoët attendaient un rajustement de salaire et les 7 francs « accordés » par le patronat étaient loin de les satisfaire, d'autre part, nos camarades soudeurs voyaient leurs temps alloués sur le travail aux pièces réduit. Au nombre de 500 environ, ils se rendirent en groupe à la direction.

La direction refusa de recevoir les soudeurs. La sagesse a des limites et les pouvoirs du patronat de droit divin aussi. La colère explosa dans les rangs des manifestants qui ne tardèrent pas à enfoncer les portes, et après en avoir brisé les vitres jetèrent par les fenêtres tous ce qui leur tombait sous la mains — plans, documents et papier divers — et enfin occupèrent les locaux directoriaux ayant hissé le drapeau noir de l'anarchie sur la tour de commandement des chantiers, geste symbolique qui fit pâlir de rage l'équipe de « minus habens » qui rédigent « l'Aurore ».

Le lendemain, les C.R.S. aux arguments bien connus, choisirent une occasion pour charger sauvagement la foule, mais devant l'attitude résolue des grévistes les autorités ordonnèrent aux C.R.S. de se replier. Pas loin cependant, au camp militaire de Beauregard à 10 kms de Saint-Nazaire.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, une partie des travailleurs de Saint-Nazaire a repris le travail après avoir obtenu certains avantages, mais des mouvements sporadiques se produisent et dans d'autres régions : à Dunkerque, à Lorient, à Marseille, sont majeurs et maîtres de leur destinée. Le sieur Gravolle député communiste de la Loire-Inférieure, en a fait les frais. Les gars des chantiers ont laissé cette punaise du Palais-Bourbon à la porte de leurs chantiers. Et même les appels du secrétaire de la C.G.T., Busson, invitant les camarades à reprendre le boulot n'eurent aucun effet.

Le vent de l'anarcho-syndicalisme qui s'est levé sur Saint-Nazaire est un heureux présage pour l'avenir. Par une grève générale où la question de l'exploitation capitaliste et de la gestion ouvrière directe sera abordée, le prolétariat marchera vers la libération du fardeau qui l'accable.

La lutte se prépare, les militants anarchistes, anarcho-syndicalistes, syndicalistes révolutionnaires, qui savent que la libération des travailleurs n'a aucun espoir par la légalité, par l'intermédiaire du bulletin de vote, doivent être aux avant-postes dans les luttes ouvrières et dans les grèves pour imprimer l'action dans le sens réel du syndicalisme égalitaire.

La grève des chantiers de Penhoët, n'a été jusqu'à ce jour qu'un point marqué par les travailleurs, dans ce bruxe qui peut mesurer leur force et ils ont fourni la preuve que le prolétariat uni en dehors de toutes formules politiques est le plus fort et que s'il est capable de vaincre et de déposséder le capital et l'Etat, il est aussi capable de s'organiser sur des bases nouvelles : **syndicalistes, fédératives et libertaires.**

LE VOYAGE DE BELGRADE

par Maurice FAYOLLE

AU cours de ce mois, l'actualité internationale nous a offert maints sujets de réflexion. Il nous faudrait, hélas ! un hebdomadaire pour analyser, à travers notre critique anarchiste, chacun des événements qui se sont succédé.

Faute de ne pouvoir le faire dans le cadre de notre modeste mensuel, nous nous contenterons de choisir, parmi tous, un seul des faits que nous offre l'actualité.

Nous parlerons aujourd'hui de l'étonnant voyage de Belgrade.

Il y a environ un mois, arrivaient dans la capitale yougoslave deux pélerins repentants, en cet équipage qui vit, jadis, l'empereur d'Allemagne, Henri IV, venir à Canossa solliciter humblement le pardon du pape Grégoire VII.

En quelques jours, d'une promenade touristico-diplomatique à travers la Yougoslavie, Boulganine et Khroutchev exprimèrent à un monde quelque peu hébetté le plus cinglant désaveu à ce qui avait été la politique du « génial » Staline.

« Et Tito parut : le vis alors l'Histoire s'avancer d'un pas de légende ». Il y a huit ans, à peine l'encre était-elle sèche, qui avait servi à imprimer dans « L'Humanité » le dithyrambique reportage de la bonne Simone Téry sur la Yougoslavie, que, comme un coup de tonnerre, éclatait la bulle d'excommunication du Cuncile Kominformien de Varsovie, qui mettait à l'index du monde communiste le régime de Tito.

« L'Homme au pas de légende » devint alors, instantanément, le « bandit fasciste », le « rat visqueux », le « perroquet desséché », le « honteux complice des agresseurs impérialistes » et autres épithètes gracieuses puisées dans cette remarquable flore politico-littéraire dont use le même peuple des plumitifs staliniens.

Pendant huit ans, tous ceux qui, à travers le monde, avaient consciemment ou non, revêtu la livrée du laquais russe, aboyèrent de concert, vouèrent Tito aux Gémonies, traînèrent l'hérétique dans la boue et flétrirent son régime.

Pendant huit ans, la Russie effectua le blocus de la Yougoslavie, concentra des troupes au voisinage de ses frontières, entraîna ses satellites dans la croisade anti-titiste et, au nom de cette croisade, traqua tous ceux qui, dans l'empire stalinien, se permettaient de penser que tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des mondes communistes.

Pendant huit ans, à Prague, à Bucarest, à Varsovie, à Budapest comme à Moscou, la Sainte Inquisition Stalinienne fit une chasse féroce aux relaps, embastilla des milliers de suspects et dressa des centaines de potences où, flétris et déshonorés, furent exterminés les infâmes complices du Schisme.

Pendant huit ans... jusqu'à la mort de Staline qui vit, autour de son cadavre embaumé, s'affronter dans une lutte implacable les candidats à la succession. Dans cette aventure, Béria et quelques autres y perdirent la partie et leurs vies.

Béria justement : « Les malentendus qui ont séparé la Yougoslavie de la Russie sont le fait du traître Béria ». Ainsi s'est exprimé Khroutchev devant un Tito impassible. Ainsi se veut expliquer une politique qu'un peuple bâillonné n'a d'autres droits que d'approuver.

O dialectique, que de crimes on commet en ton nom !

De tous les virages exécutés par les maîtres de la Russie, celui-ci est sans doute le plus inattendu et le plus spectaculaire.

Je plains les pauvres militants de la base obligés d'avaler cette couleuvre indigeste. La déglutition en sera sans doute laborieuse, mais nul doute qu'ils y parviennent, car ces braves gens possèdent un estomac à toute épreuve !

Pendant que les dirigeants russes venaient faire leur mea culpa à Belgrade, les Américains, eux, s'interrogeaient avec une inquiétude quelque peu comique.

Durant ces dernières années l'Amérique a en effet accordé d'importants crédits en dollars et fourni de grosses quantités d'armes à la Yougoslavie. Allaient-ils, une fois de plus, être les dindons de la farce ?

Quant à nous, anarchistes, nous nous féliciterons de ce revirement dans la mesure où il pourra apporter une détente en une région du monde déplorablement sensible aux « nervosités » guerrières.

Mais cette spectaculaire réconciliation de frères ennemis ne nous fera pas oublier que, dans la Russie de feu Staline, ex-« petit père génial des peuples », comme dans la Yougoslavie de Tito, ex-« rat visqueux », ex-« héros légendaire », le drapeau d'un faux socialisme recouvre les plus éléphantes tyrannies.

Et nous continuerons à dénoncer des régimes où, à la faveur de révolutions volées aux peuples, une caste militaro-technobureaucratique s'installe ses nouveaux privilèges, recréé un nouvel impérialisme, revalorisé la Raison d'Etat et développé à un point de quasi-perfectionnement de chancre monstrueux, qui est la hideur des temps modernes : la police politique.

Quand les profiteurs sont foutus à poil dans un prétoire

PERDRE 41 millions sans s'en aperçevoir et payer la comptable 23.000 francs par mois, voilà bien qui révèle la mentalité des gens d'ordre et d'autorité.

C'est le cas du nommé Devoiselle, patron de son état, qui traîna sur les bancs des assises de Seine-et-Marne une jeune employée de 23 ans, Odette Grijalvo, qui avait pratiquement la responsabilité totale du bilteack gros modèle — c'est-à-dire de l'Entreprise — du sieur Devoiselle. Sans doute si le Devoiselle en question avait attendu après 22.000 francs en fin de mois se serait-il aperçu plus tôt qu'un trou se produisait dans la caisse...

Si l'histoire n'avait pas eu de conséquences un peu dures pour Odette Grijalvo nous pourrions rire aussi de l'attitude du comité d'entreprise des Etablissements Devoiselle venant au secours du patron.

Ils ont tous bonne mine, la jeune comptable à qui quelque sorte déculotté publiquement les profiteurs devant un tribunal et l'orage qui rend furieuses jusqu'aux mouches à arraché à un personnage dignitaire du régime, qui vint témoigner, des paroles révélatrices sur l'état d'âme de l'Elite. Il signala avoir trouvé suspect le train de vie d'Odette Grijalvo et déclara : « Si un de mes employés avait eu un tel train de vie je l'aurais immédiatement mis à la porte. »

Voilà l'aveu :

Toi, petite comptable au salaire minimum garanti, tu ne savais donc pas que tu avais tout juste le droit d'avoir une chambre au sixième, de manger des patates à l'eau et de t'habiller à Prisunic ? Les villas, les automobiles, les manteaux de vison, c'est réservé. Seules y ont droit les femmes du monde qui perdirent leur virginité ou ce qui en restait ? — avec « l'Elite » du régime. Le luxe et la vie facile sont réservés aux pépés des financiers, des industriels, des grands patrons de l'économie et de l'Etat qui ont le droit de vie et de mort sur les pauvres manants au nom de la morale chrétienne, apostolique et républicaine.

Au nom de cette morale caduque, les jurés de Seine-et-Marne ont condamné Odette Grijalvo à quatre ans de prison, mais on a senti tout de même que le procureur avait peur d'être ridicule et semblait gêné de requérir contre une accusée qui était dans la réalité la victime du régime social actuel où le profit est la raison d'être.

En lisant ce compte rendu de procès dans la presse, des travailleurs qui veulent encore être des « hommes vertueux », au nom de la justice et de la révolution ont lancé l'anathème contre cette nouvelle méthode de reprise individuelle.

Il y a tellement de degrés dans la pensée révolutionnaire.

Pour certains, le prolétariat en état permanent de légitime défense, doit combattre avec des mouchoirs de dentelles, alors que le révolutionnaire c'est l'homme dont les idées et surtout les actes bouleversent celles qui sont admises généralement.

C'est pour cela que nous devons tirer la leçon qui s'impose du procès de Seine-et-Marne. Odette Grijalvo, en prenant des risques devant une morale établie, a donné une leçon à tous les profiteurs sur ce qui les attend demain lorsque les peuples auront conscience de leur force.

F.-L. SOURIANT.

PROPOS DU MARTIEN

Des scalps et des suaires

LES Martiens ne sont pas la seule curieuse attraction qui préoccupe les habitants de la Terre. Je constate que celles-ci sont encore bien des énigmes qui ne vous intriguent pas moins que celles du ciel.

Ainsi le yeti, qu'on appelle par dérision « l'abominable homme des neiges »... voilà un sujet de souci et de recherche, qui tourmente l'esprit de quiconque a vu la photographie des empreintes que laisse cette bête inconnue sur les hauteurs cimes de l'Himalaya.

L'expédition du Daily Mail commandée par Ralph Izzard a, bien un mois, tenté de faire la lumière. Elle n'a pas trouvé un seul yeti sur sa route. En revanche, elle a découvert, dans un monastère bouddhiste du Népal, le scalp d'un de ces animaux fabuleux qui sont peut-être des survivants du pithecanthrope.

Ce scalp y était vénéré comme une relique sacrée et miraculeuse. D'autres moines frères en possédaient d'ailleurs des répliques tout aussi miraculeuses et tout aussi sacrées, chaque communauté proclamant que son scalp était authentique et laissant volontiers entendre que ceux des autres étaient faux.

Les explorateurs anglais se rendirent à ce monastère et demandèrent à acheter, louer ou emprunter l'objet pieux. Cette requête fut accueillie sans empressement. Supposez qu'un groupe de bouddhistes entre à la cathédrale de Canterbury et prie l'archevêque de lui vendre ou de lui prêter le pantelet du Prince Noir... Qu'adviendrait-il ?

Pourtant, les moines népalais se montrèrent conciliants et consentirent à se détacher du scalp si les anciens du village ne s'y opposaient pas. Les anciens, à leur tour, s'étant réunis, admirent, en gens réalistes qu'il n'y avait pas de raison pour que le scalp ne fût pas communiqué à titre provisoire aux Britanniques, moyennant une rétribution dont profiterait Bouddha, c'est-à-dire la religion, c'est-à-dire les moines.

Et la chose se fit conclue sans la population.

Les anciens gens du village s'émurent en apprenant qu'on allait peut-être laisser partir pour l'Europe, d'où il ne reviendrait pas avant six mois, ce toupet de cheveux fauves qui séjournait au fond de leur couvent d'hommes depuis trois cent cinquante ans.

Sans doute les plus grands malheurs s'abattraient-ils sur eux si le scalp du yeti quittait leur bourgade pour voyager au loin. Que deviendraient les habitants pendant son absence ? La sécheresse, la famine, les inondations, les décimeraient. Les anciens étaient-ils frères ? Les moines étaient-ils fous ?

Certains prétendent que le peuple claironnait de joie trahi par des élites décadentes. Cela est quelquefois vrai. Mais n'arrive-t-il pas aussi que les élites évoluent avant le peuple et qu'il ne soit lui qui les freine et les oblige à reculer ? En l'occurrence, les anciens du village, les religieux du monastère, prirent peur, considérèrent le vieux scalp rabougri dans l'ombre de l'abbaye séculaire, rassurèrent « la masse » en proclamant légitimes ses revendications et ses craintes (voix populi, voix Dei), et remoucèrent les pourparlers avec les savants anglais. Le scalp du yeti est resté au Népal.

J'ai vu de nombreux chrétiens sourire de la superstition des populations himalayennes. Faut-il qu'ils soient profondément ancrés dans la province des sherpas, pour accorder une telle créance à de telles fariboles, attacher tant de prix et tant de vertu à un objet dérisoire auquel des fables vraies ont conféré de l'importance !

Eh ! oui, sans doute... Mais regrettons notre comparaison de tout à l'heure et supposons qu'il soit suggéré d'emporter à l'autre bout du monde le suaire de Turin, ou quelque autre relique...

(Vous savez que le suaire authentique de Jésus-Christ est à Turin, et que l'Eglise catholique insiste sur le fait que ce n'est pas elle qui en a proclamé l'authenticité, mais les savants. Ce sont les affirmations spontanées et pressantes de la science qui ont vaincu les scrupules et, pourrait-on presque dire, l'incrédulité de l'Eglise, laquelle était quasiment accusé du diable en la circonstance. M. Henri Verbist le souligne péremptoirement dans un ouvrage revêtu de l'imprimatur.)

Et si l'on tentait de priver les paroisses normandes ou bretonnes, alsaciennes ou basques, de tous les fémurs de saints, de toutes les gouttes du précieux sang, de tous les prépuces attribués à Jésus, qui font leur renommée et leur protection, croyez-vous que les paroissiens se laisseraient faire ?

Vous avez de tenaces illusions, bonnes gens ! Vous vous croyez encore au temps où le peuple encourageait ses élites — Voltaire, Hugo, Renan, Anatole France — à désarmer la foi aveugle par l'interrogation sereine. Claudel a, Dieu merci, éclipsé Hugo, et Daniel-Rops a su faire oublier Renan. Et si, demain, Mgr Feltin ne parvient pas à obtenir à Notre-Dame, Billy Graham, fort heureusement, le rétablissement du Chrome Hitler transformé en Bible's Circus pour ce Barnum du Tout-Puissant ! Comme Nagueira en Chine, on baptisera bientôt sur la place de la Concorde avec des pompes à incendie... Et les pompes à incendie, qui sait ? laisseront brûler les hérétiques sans intervenir sur les prochains bûchers de la Néo-Inquisition...

... Les hérétiques, c'est-à-dire, ceux qui auraient médit d'un vieil os de chien, douté d'un prépuce apocryphe, ou haussé les épaules à propos du vaste linceul qui protège Turin — fût-ce de la bombe atomique — comme le Zaïmph autrefois servait de palladium à Carthage.

Etonnez-vous donc après cela qu'une vieille tignasse boucanée, prélevée sur un singe himalayen un demi-siècle avant Aurengzeb, inspire du respect à des villagois du Népal dont le clergé, au surplus, n'a jamais fait brûler personne !

Traduit du Martien par : **Pierre-Valentin BERTHIER.**

CAMARADES : « LE MONDE LIBERTAIRE » VOUS PARLE :

DEPUIS dix mois, régulièrement, vous avez reçu ce journal, vous l'avez lu, apprécié, diffusé.

Depuis dix mois, vous avez joint vos efforts à ceux de l'équipe responsable de sa parution et, ensemble, nous sommes parvenus à ce résultat magnifique : avec des moyens dérisoires par rapport à ceux dont disposent les colosses de la Presse, nous avons créé, propagé, imposé un grand journal libre.

UN GRAND JOURNAL ANARCHISTE

Qui a repris le flambeau allumé en 1895 par Louise Michel et Sébastien Faure et que quelques individus sans scrupules, mais non sans félonie, avaient éteint en le traînant dans la boue. Parti de zéro, en dix mois, **LE MONDE LIBERTAIRE** a conquis dans le monde du journalisme une place que personne, aujourd'hui, ne lui conteste. Fidèles à l'idéal qui nous anime, nous avons fait de ce journal une grande tribune libre au service de la Liberté. Journal créé par les anarchistes pour combattre tout ce qui, en ce monde absurde, dégrade l'Homme, **LE MONDE LIBERTAIRE** est devenu naturellement le journal de tous ceux qui se refusent à la servitude comme au désespoir.

Ce premier succès, dont nous avons le droit d'être fiers, nous commande de poursuivre notre route, d'aller au delà, de franchir

UNE NOUVELLE ETAPE

Au départ, la modestie de nos moyens ne nous avait pas permis la diffusion que nous aurions souhaitée. Un public nombreux reste à atteindre, parmi lequel, nous en sommes persuadés, **LE MONDE LIBERTAIRE** trouvera un accueil chaleureux et de fidèles lecteurs.

Aussi notre récent Congrès de la Pentecôte a-t-il été unanime : tous les participants se sont prononcés pour une plus large diffusion et, en particulier, pour la mise en vente du journal dans les kiosques et chez les marchands de journaux. Cela exige

DE NOUVEAUX MOYENS PRATIQUES ET FINANCIERS

Pratiques : nécessité d'un local qui permettra un travail sérieux d'administration, d'organisation, de classification, etc., et la possibilité de créer un service de librairie.

Financiers : location ou achat de ce local, budget absolument indispensable de publicité (affiches et affichettes) pour faire connaître au grand public notre journal, avance de fonds rendue nécessaire par le fait que les exemplaires vendus par les Messageries sont réglés avec beaucoup de retard.

Cela implique en outre une gestion saine du journal. En conséquence, le Congrès de la Pentecôte a pris deux décisions importantes.

La première concerne le prix du journal. Au départ, en l'absence de toute publicité et pour permettre une diffusion facile, nous avions fixé le prix du numéro à 20 francs, inférieur à son prix de revient. Les lecteurs comprendront que nous ne pouvons continuer et nous avons décidé de faire passer le numéro à 30 francs, prix habituel des hebdomadaires, l'abonnement à 360 francs pour la métropole, à 400 francs pour l'étranger. En outre, pour éviter le bouillonnage des mois creux, nous avons décidé d'interrompre la publication pendant les mois d'août et septembre.

La deuxième décision concerne le nouveau lancement du journal prévu pour la rentrée. Pour nous permettre de franchir cette nouvelle étape, pour doter notre journal d'un local, pour pouvoir diffuser notre organe par les Messageries, le Comité de Gestion a chiffré la somme indispensable à :

UN MILLION

C'est une somme importante, nous le savons. Le succès d'une telle souscription implique de la part de tous de nouveaux efforts et de nouveaux sacrifices. Nous sommes cependant persuadés que ces efforts ne sont pas à la démesure de nos possibilités et de l'idéal qui nous anime.

LECTEURS SYMPATHISANTS COMPAGNONS

Il y a dix mois, il n'existait plus en ce pays de journal anarchiste. **Cependant, sur la seule promesse d'une prochaine parution, CINQ CENT MILLE FRANCS ONT ETE REUNIS EN QUELQUES MOIS.**

Aujourd'hui, **LE MONDE LIBERTAIRE EXISTE.** Ce n'est plus une promesse, mais **UNE REALITE.** Et c'est la **CERTITUDE** et la **GARANTIE** que vous ne verserez pas votre argent en vain.

Non seulement **LE MONDE LIBERTAIRE** existe, mais, vous le savez, **IL PLAIT,** aussi bien par son éclectisme, sa tolérance, la qualité de sa rédaction que par sa présentation, la vigueur de ses articles et les collaborations de choix qu'il a réunies.

En dix mois de travail, nous avons forgé l'outil de notre propagande. Il faut maintenant nous en servir. Et, pour cela, sortir de notre cercle restreint, atteindre le grand public, faire retentir partout notre voix.

LA GRANDE VOIX DE L'ANARCHIE AU SERVICE DE LA LIBERTE ET DE L'HOMME

Dans ce monde moderne guetté par les servitudes technocratiques et totalitaires, menacé d'un anéantissement guerrier, courbé sous le poids d'une inquiétude sourde, où l'homme ne trouve le choix qu'entre l'esclavage de la caserne, l'abétissement de l'Eglise ou la robotisation de l'usine, l'anarchisme n'a pas le droit de déserter un combat où il apporte les éléments essentiels de libération et de victoire.

IL FAUT QUE NOTRE VOIX S'ELEVE, DEVIENNE CLAMEUR

Qu'elle s'enfle assez fort pour réveiller les énergies d'un peuple chloroformé par les endormeurs de la politique, lui insufle le refus de l'abandon et la volonté de marcher vers les luttes libératrices.

CAMARADES !

Il vous appartient désormais à tous que cette espérance devienne une réalité. Tous ensemble, avec la certitude du succès, nous allons franchir cette seconde étape avant d'aborder la troisième : **LE MONDE LIBERTAIRE HEBDOMADAIRE.**

Pour le million

DU « MONDE LIBERTAIRE » EN AVANT ! SOUSCRIVEZ !

•

Premiers versements

Arru	12.000
Groupe L. Michel	10.000
Foyolle	5.000
J.-F. Stas	2.000
J. Martin	1.000
M. Joyeux	1.000
Hautemulle	1.000
Suzy	1.000
Noël	1.500
C. Fournier	500
Vincey	5.000
Lesure	1.000
Eychenne	1.750

LUTTES SYNDICALES ET SOCIALES

La véritable révolution économique et sociale

Le syndicalisme dans l'action une leçon, un premier but

TROIS faits, que je laisserai à d'autres le soin de commenter, constituent pour nous une leçon : la preuve que rien ne pourra résister à une action syndicale d'ensemble si elle est conduite méthodiquement et avec énergie, dans un esprit de solidarité compréhensible, et avec des moyens nécessaires préparés longtemps d'avance.

La grève du Livre, les grèves anglaises des cheminots et des dockers et la grève des usines Ford, en Amérique, l'ont démontré !

Je ne m'arrêterai pas aux raisons de ces grèves sur lesquelles il y aurait beaucoup à dire, mais seulement à ceci :

La grève du Livre dans les industries de presse a *été unanime, et à quelques exceptions près les journaux quotidiens n'ont pas paru.*

Les grèves anglaises ont prouvé que *les travailleurs pouvaient contraindre un gouvernement et ses sbires capitalistes à se « mettre à genoux » devant leurs revendications*, sous peine de voir tout le monde « crever » de faim, ou une révolution éclater.

Le mouvement syndical des travailleurs des usines Ford en Amérique *a même ébranlé n'a pas traîné pour amener les potentats de cette firme*, devant une demande qui peut laisser rêveurs nos apôtres syndicalistes surtout forts en gueule et en pamphets révolutionnaires publicitaires, *à s'incliner* devant l'exigence d'un salaire minimum garanti semestriellement.

Ce n'est pas, quant à moi, que ce succès me comble d'aise et aboutisse à la suppression de cette location de la machine humaine contre une quittance de loyer sous forme de feuille de paie ; car rien ne prouve non plus qu'avec cette garantie-là constituant un salaire à bail, le travailleur ne se laissera pas berner davantage en croyant à plus de stabilité dans un emploi qu'il aura pour de petites miettes, et vivant dans cette illusion, ne se laissera pas exploiter avec veulerie et enchaînerie un peu plus ?

Néanmoins, il reste de ces trois grèves une leçon : C'EST L'ENTENTE ET L'UNITE DANS L'ACTION DE CEUX QUI LES ONT FAITES, et qui, pour réussir, n'ont eu qu'à SE CROISER LES BRAS et ATTENDRE LE RESULTAT !

Seulement, pour se permettre d'ATTENDRE, il leur a fallu prendre des précautions ; et *pour tenir trois mois* comme se disposaient à le faire les travailleurs anglais, au risque d'aboutir à un véritable coup de Trafalgar ou détriment d'un système féodal à la fois moderne et périmé, il ne faut pas prendre exemple sur la misère des salariés français *incapables du moindre effort financier préalable* sous forme d'avances sur cotisations syndicales destinées à la préparation, à l'organisation et au soutien de pareils luttes sociales !

Il ne faut pas non plus laisser la classe ouvrière divisée plus longtemps sous de multiples centrales syndicales plus ou moins politico-confessionnelles, imbues de leurs doctrines et intransigeantes dans leur individualité quant à leurs moyens pour atteindre ce but primordial qui doit être le leur : LA SUPPRESSION DE L'EXPLOITATION DE L'HOMME PAR L'HOMME !

Pour cela, *le regroupement et le réveil des masses laborieuses aujourd'hui divisées et amorphes, doit être notre principal souci.*

Il n'y a pas d'étiquette confédérale syndicale libre ou non qui doive nous faire déroger de ce point de vue.

Libertaires nous sommes. Libertaires nous devons nous retrouver sur le terrain syndical quand il s'agit de défendre la personne humaine, son existence et sa liberté, où que ce soit, contre qui que ce soit ou avec qui que ce soit, *le moment que l'air y est respirable !*

Nous n'avons pas, par contre, *à prendre en considération les lâches et les salopards* qui, sans effort, sans un geste de solidarité, *attendent tranquillement de bénéficier* des résultats que d'autres, qu'ils ont trahis par leur veulerie, leur obstinus lâcheté, pendant qu'ils courbaient l'échine devant leurs maîtres !

Jadis on emploiait la « chaussette à clous » et l'action directe contre de parells maîtres se qualifiant d'individualistes pour cacher un égoïsme, ou leur rôle de « filles soumises » devant leurs « tôlers » de la banque du commerce et de l'industrie. C'est une méthode qui servait à quelque chose et à laquelle *il serait peut-être bon de revenir.*

Pour l'instant, une chose est possible et peut pallier la division du mouvement syndical due à l'existence de multiples Confédérations pénétrées de leurs raisons d'être : C'EST, A NOUBRE EGAL DE REPRESENTANTS PAR ORGANISATION CONFEDERALE DE PEUPLES GROUPER DANS UN *COMITE DE SALUT PULIC INTERCONFEDERAL* qui serait seul qualifié pour prendre des décisions intéressant toute la classe ouvrière, et lancer des mots d'ordre d'action au moment choisi par lui pour le triomphe de ses revendications dont, par exemple, *CELLE-CI :*

par Lucien HAUTEMULLE

considérant que la productivité ne doit pas engendrer le chômage du fait de l'emploi des machines, mais au contraire une diminution du temps de travail, en même temps qu'une amélioration de l'hygiène, de la sécurité du travail, et une meilleure adaptation du travailleur à son poste de travail ;

considérant qu'elle doit être payante pour les travailleurs, et que l'objectif et les moyens mis en œuvre pour sa réalisation doivent être longtemps connus par eux ;

qu'en conséquence, il ne peut en être ainsi que si les travailleurs sont appelés à en contrôler toutes les conditions, tous les rouages, toute l'économie, dont les prix de revient et les prix de vente :

CEUX-CI EXIGENT :

1° *l'établissement immédiat de conventions collectives nationales* comportant le salaire minimum garanti, véritable minimum vital et la suppression des zones de salaires ;

2° *le contrôle total de la production*, de la productivité et des prix de revient ;

3° *la participation aux bénéfices des entreprises* pour 50 % *avec droit de contrôle* des comptes de profits et pertes, des bilans annuels et du rapport des commissaires aux comptes ou autres, tel que défini dans l'ordonnance du 22 février 1945 des COMITES D'ENTREPRISES, *mais avec application dans toutes les entreprises quelle qu'en soit la forme ou la constitution* (personnelle, en nom collectif, à responsabilité limitée, en société anonyme, etc) et qu'il s'agisse d'administrations publiques ou privées, de commerces ou d'industries, d'exploitations agricoles ou autres, nationalisées ou non.

C'est là un premier but à atteindre qui ne peut que rallier les masses ouvrières *et leur permettre de s'introduire*, par leur contrôle *dans tous les rouages de la production* aides de leurs techniciens et de leurs cadres ; de s'y imposer et d'en acquérir déjà leur part légitime.

Le développement des trois revendications qui précèdent me permettra, aidé par une longue expérience de quarante-neuf années comme militant syndicaliste-libertaire et de technicien appelé à la direction d'entreprises capitalistes ou de coopératives ouvrières (se disant telles) de démontrer :

a) que le minimum vital *peut être autre chose qu'un salaire* ;

b) que cet abus de confiance de la part d'employeurs *se servant des cotisations des charges sociales comme fonds de roulement pour leurs affaires* sera évité ;

c) comment, par une limitation des bénéfices à un certain pourcentage, *les prix de vente peuvent être diminués* ;

d) de quelle façon, l'*excédent du pourcentage limitant les bénéfices à répartir* peut être employé par les travailleurs pour leur permettre *d'accéder à leur part dans la production* ;

e) comment, par l'accès de ceux-ci au contrôle et à leur part dans la production, *la propriété capitaliste industrielle peut*, avant toute autre, *être appelée rapidement à disparaître* au profit de l'ensemble de ceux qui en sont la source, sans la disjonction de classe ni de hiérarchie quelconque ;

f) et enfin comment, en matière de production, reprenant les bases de l'article 3 précédent, on peut aboutir en se servant de ce qui existe actuellement organiquement, à supprimer *cette méthode féodale périmée* d'emploi de la « machine humaine » *qualifiée salariat.*

Les moyens pour parvenir à tout cela, hors la grève générale qui doit rester l'arme suprême de la classe ouvrière *à n'employer que sûre d'ELLE et en dehors de prévis preliminaires ne. devant pas être employées à tous moments*, sont multiples et aussi efficaces.

Ils ne nécessitent qu'une chose, mais capitale entre toutes : UNION ET SOLIDARITE DES TRAVAILLEURS !

C'est la raison qui veut, devant la multiplicité actuelle des organisations centrales ouvrières n'aboutissant qu'à diviser et à réduire en puissance les masses laborieuses désorientées, le COMITE CENTRAL INTERCONFEDERAL DE SALUT PUBLIC DU TRAVAIL soit créé dans les formes précitées, *ce comité n'ayant rien à voir avec une UNITE entre confédérations* jalouses de leur autonomie, et recherche trop « démagogiquement » par l'une d'entre elles dont les « renverpées » sont impossibles à compiter !

C'est à celà, et vers tout celà, *que doivent s'employer partout, et en toute occasion*, nos camarades syndicalistes libertaires.

LE SALAIRE semestriel garanti est-il une réalité ?

La presse, dans son ensemble, a consacré une place importante à une amélioration de son salaire que la branche automobile des ouvriers U.S. vient d'arracher au patronat de combat, particulièrement cynique, qu'est le patronat des U.S.A.

Enregistrons comme il convient cette partie gagnée, mais aussi voyons, sans illusion, ce que les chiffres expriment.

En effet, ceux-ci posés, il apparaît très nettement que l'on a employé pour qualifier cette victoire syndicale des termes un tantinet grandiloquents, des mots qui sonnent bien peut-être mais qui ne correspondent pas à la réalité.

Revenons aux chiffres. Que vont toucher effectivement les camarades « sur le sable » ?

Un camarade au salaire horaire U.S., bénéficiaire du gain de gros 2 dollars de l'heure, soit pour 40 heures et demi par semaine : 86 dollars 70. Impôts et cotisations déduits, il lui rest 74 dollars 70.)

En chômage, il touche par semaine 30 dollars.

Du fait des nouvelles conventions, les patrons se sont engagés à compléter ces 30 dollars à 65 % du salaire pendant 4 semaines et à 60 % pendant 22 semaines.

Il en coûtera au patronat 246 dollars 80, soit à peine le salaire de 3 semaines de travail.

Ainsi, le fameux salaire semestriel garanti coûtera aux employeurs un peu moins qu'une indemnité de congédiement de 2 semaines.

Quoi qu'il en soit, cet amélioration est tangible. Pendant 26 semaines, le pain du chômeur ne sera pas tout à fait sec.

Rassurons les cours sensibles : le patronat n'est pas encore réduit à mettre sur le sien de la margarine !

Clément FOURNIER.

Cinq jours de démocratie à la C. G. T.

AUTANT que le pape, les dirigeants de la C.G.T. comprennent l'urgente nécessité d'une réforme dans l'organisation des rites. Les uns comme les autres ont enfin découvert que le rigorisme des conciles, le credo des congrès ne pouvaient que favoriser la désaffection du public.

L'unité syndicale, comme l'unité chrétienne, est actuellement l'objet de préoccupations intenses.

De part et d'autre, on s'efforce de dissiper le trouble qui range la foi, de susciter l'enthousiasme du fidèle.

On comprend les efforts des dirigeants de la C.G.T. pour revenir aux principes de la démocratie (sic).

Quoi qu'ils en pensent et quoi qu'ils en disent, ces principes ne sont pas ceux qui marquèrent la période héroïque du syndicalisme révolutionnaire.

On sent trop la comédie !... Une savante mise en scène a présidé à la préparation du 30° congrès de la C.G.T.

La controverse qui a dominé et passionné le congrès durant 5 jours a surpris et dérouté l'ensemble des délégués qui se contentaient de vibrer et d'applaudir comme au théâtre tout en égrenant les petits papiers destinés à envelopper le flot de discours creux et ronflants.

Depuis déjà longtemps, les travailleurs étaient fatigués de l'atmosphère qui pesait sur l'organisation ouvrière.

L'état-major sentit le danger ! Une divergence réelle bien que superficielle opposait entre eux des dirigeants issus d'une formation technique et politique différente.

La direction de la C.G.T. saisit l'occasion, un débat fut amorcé dans la presse syndicale et, au congrès, Lebrun, partisan d'un plan calqué sur celui de la C.G.T. issu de l'unité de Toulouse, et qui devait impulser le programme du Front populaire, s'opposa à Frachon, défenseur de la revendication immédiate.

Mais les thèses qui s'affrontaient n'avaient aucune résonance dans le congrès, car les principes élémentaires de la démocratie veulent que de telles oppositions soient au préalable soumises à un analyse critique de la base.

Or, il n'en fut rien, la grosse majorité des syndicats et sections locales fut soigneusement écartée du débat.

C'est bien sur quoi comptaient les artisans de cette discussion où l'opposition, après un baroud d'honneur, devait se rallier à la fraction majoritaire.

Pourtant, sous l'impulsion des dockers anarchisants du Havre et des travailleurs du Livre, la controverse a dépassé les limites que les bonzes avaient fixée.

Certes, tout est rentré dans l'ordre ! Mais la cascade de confetti qui enveloppa à la clôture la nouvelle direction monolithique, ne parvient pas à voiler la brèche ouverte.

Cette brèche risque de s'élargir sous la pression des travailleurs mystifiés, dont la colère balaiera ceux qui ont vicié l'atmosphère syndicale.

L'unité, la cohésion, qui sont seules capables de décupler la force de l'énergie ouvrière, résident dans la forme traditionnelle du syndicalisme révolutionnaire.

L'organisation doit vivre et se développer dans l'indépendance absolue. Le marchandage, les tractations parlementaires comme la tutelle d'un parti sont autant de facteurs qui stérilisent l'action des travailleurs, tout en émasculant la substance de leur enseignement révolutionnaire

Le pape voudrait réaliser l'unité des fidèles autour de la croix du Christ pour la rédemption « post-mortem ».

Le prolétariat, lui, en se débarrassant du mythe des religions et des partis rédempteurs, renversera tous les adversaires du progrès, de la justice et de la liberté.

Jean MARTIN.

Comité anarchiste de relations syndicales

Les militants syndicalistes du Mouvement anarchiste réunis au congrès des 28, 29, 30 mai 1955, décident de constituer sur le plan national un Comité anarchiste de relations syndicales ayant pour but de coordonner l'action des anarchistes dans la lutte sociale, selon les méthodes révolutionnaires et d'action directe, à travers toutes les organisations syndicales et parmi les salariés syndicalistes inorganisés.

Le Comité étudiera la parution d'un bulletin d'information syndicale.

Un Comité national de liaison (14 membres) aura la charge de la mise en route de cet organisme.

Tout le courrier à ce sujet doit être adressé à Raymond Beaulaton, 33, rue du Canal, à Saint-Denis (Seine).

Voici la composition du Comité de Relations de la Fédération Anarchiste nommé par le dernier Congrès de Paris :
Secrétaire générale : **Pierrette MARTINEZ.**
Secrétaire aux relations intérieures : **Raymond BEAULATON.**
Secrétaire aux relations extérieures : **MILLOT.**
Secrétaire aux relations internationales : **André PRUDHOMMEAUX**
Secrétaire à l'Entraide : **Robert BONNEL.**
Trésorier général : **Clément FOURNIER.**
Secrétaire du Bulletin Intérieur : **Roger PANTAIS.**
Adresser toute correspondance à l'intérieur de la Fédération Anarchiste à **Pierrette Martinez**, chez **Maurice Laisant**, 5, rue Paul-Déroulède, **Asnières** (Seine).

Les technographes et la nature

« *LES progrès techniques dont nous tirons le plus d'orgueil deviennent atroces si la sagesse qui doit en surveiller la marche n'en reste pas, Un quelconque notable a servi cette vérité profonde sous réserve, bien entendu, de n'y donner aucune suite.*

En ce même temps, paraissent « Aspects du XXe siècle » d'Alfred Siegfried (1) et « Bilan de la civilisation technicienne » de R. Duchet (2). Ainsi, le vent du discours, les jeux galants de l'écriture et l'inventaire pratique sont-ils vains. Il est facile, par les moyens procédés, de convaincre les arguments, et ils ne manquent pas chez le technocrate ou le champion du cataclysmal. Mais une autre voix, vieille de vingt-deux siècles quelques semaines et jusqu'en septembre, rigoureusement exacte, scrute en apparence, violente au fond.

Les manifestations publiques du Museum d'histoire naturelle ont acquis une réputation de qualité. La dernière en date, « l'homme contre la nature », est le réquisitoire de la connaissance contre l'hermétisme criminel. Entendons-nous : il y a meurtre et crime ; le souci de clarté et de suggestion des organisateurs de l'exposition décomposa l'œuvre nétaste de l'homme civilisé en plusieurs domaines. Le meurtre, selon les codes, c'est la mort fortuite ; ici, relèvent du meurtre les actes conscients, sans esprit de malfaisance qui sacrifient l'équilibre de la nature à la mode, au mieux-être, à l'essai de progrès. Disparaissent ainsi des espèces animales gênantes, mais dont le rôle secret est méconnu. Puis naissent des réformes de correction, en marge des pouvoirs officiels : les réserves sont créées, l'application des insecticides est modifiée, par exemple. Le meurtre devient un délit, lorsque la compréhension s'associe au patient travail du naturaliste.

Le crime est tout autre ; il implique ou la préméditation, ou la complicité en connaissance de cause. Le grand criminel du jour, le technocrate en association continue, n'a même pas droit aux circonstances atténuantes. Se prenant pour Dieu le père ou l'incarnation de l'économie historique, usant par l'étymologie, il dirige, nombril du monde savant. Sa formation étriquée le fait s'identifier à la mécanique de l'organisation, quand il n'en est qu'un modeste rouage. Sa conception de l'exploitation des ressources naturelles se forme au profit des années immédiates. Il est de ces gens jaloux du soleil, apprenant que celui-ci continuera à briller après leur mort.

Les bénéficiaires de l'équation définie et continue, les pieux sujets du matérialisme en retard d'un métro, celui du raisonnement, occupent la place d'honneur dans l'étalage des inconséquences. Il s'agit bien d'un bel étalage, du Museum, et de beaucoup d'honneur, lorsque les arts plastiques donnent une leçon de bon goût aux batekurs de l'art dit populaire. Cinquante années de débauchement intensif ont créé (qui) les plus beaux déserts du pays technocratic par excellence, les U.S.A. ; cette même période de vandalisme détruit le mythe des richesses tropicales inépuisables ; un siècle et plus de « présence française » en Algérie n'a abouti qu'à la plantation récente de 19 sous-préfectures pour combattre l'érosion ! Et le cortège de défiler !

C'est sur ces plaies qu'ont mis le doigt les naturalistes du monde entier, ces simples, ces innocents improductifs ; la spéculation est d'un rapport trop incertain pour qu'on ne la regarde pas autrement qu'une élégance à citer dans les préfaces et les discours des ambassadeurs de l'esprit.

Pour le naturaliste, la disparition des espèces animales (il y a 13 espèces sent jusqu'à la frontière. A Valence, à Carthagène, à Badajoz, les anarchistes...

Et autre part ! — autre part c'est la nuit — le triomphe de la brute. Le militaire au muflle arrogant massacre le bourgeois apeuré et le prêtre flagellateur et écrase le mouvement ouvrier de ses organisations syndicales.

Le 20 au soir l'Espagne est coupée en deux. Les deux pieds sur le sol ibérique, Barcelone et Madrid, restent au pouvoir du peuple.

Journées de juillet 1936. — La C. N. T. s'avère comme la seule force qui a su se préserver de la pourriture qui gâte tout ce que la politique touche. La C. N. T. seule s'oppose à l'action de militaires en rebellion contre le gouvernement légal. Les réflexes la portent au combat : l'action directe remplace le palabre. Partout où la C. N. T. est forte, partout où ses militants ont su rester vigilants, la révolution espagnole triomphe.

Journées de juillet ! — Souvenons-nous ! Les bandes d'actualités où l'on voyait défiler les longues files de cadavres, les bouches de milliéens montant à la bataille et sur lesquelles se détachaient les lettres énormes : C. N. T. - F. A. I. Souvenons-nous des exclamations que chaque succès arrachait à la foule des travailleurs, des cris de rage que ces mêmes succès arrachaient à la presse pourrie. Souvenons-nous de l'immense chaleur qui montait de nos cœurs, de cette jeunesse qui, en chantant « l'Internationale » tout au long du terminal allait mourir pour la liberté. Souvenons-nous de ce fond de couleur de rêve qui allait devenir couleur de cauchemars. Leur combat était le nôtre, leur victoire serait la nôtre ; leur défaite, hélas ! serait aussi la nôtre et déjà les forces mauvaises s'employaient à transformer ce combat magnifique en défaite.

Les mois passaient ! Là-bas les hommes, le cœur serré, les joues hâves, continuaient à se battre pour un espoir qui se dérobait.

Sur ce champ rempli de cadavres, des charognes étaient venues se repaître : les aviateurs d'Hitler, Togliani, les généraux de Mussolini, Marty, Radj, d'autres, beaucoup d'autres. Dans le monde entier le prolétariat organisé était transformé par les mêmes hommes, la bouche pleine de la même phrase révolutionnaire de droite ou de gauche. La trahison de la révolution dans leur même cœur.

Pauvre, belle terre d'Espagne. Espagne, pays du coup de feu qu'on tire derrière une pierre. Espagne assassinée par la monstrueuse légèreté des prolétariats. Espagne livrée par les politiciens de tous bords qui essayèrent leurs armes sur ton sol meurtri, il ne te reste rien ! Rien qu'une date, le 19 juillet 1936. Et pourtant, face à tes bourreaux, cette date nous la brandirons sur nos têtes dans la marche à la revanche. 19 juillet 1936 ! Ne cherchons plus, voilà l'arme décisive du combat international que nous mènerons demain.

(1) « Le Crapouillot », L'Espagne rouge et noire.

Contre-manifestation à Montmartre

CHAQUE année, les anticléricaux célèbrent le martyre du Chevalier de la Barre, écartelé à l'âge de 19 ans en 1766, pour avoir refusé de saluer une procession du souvenir.

Cette commémoration toute pacifique qu'elle soit, n'a pas l'heur de plaire à nos bons clérocaux qui sont gênés aux entournures.

En effet, imaginez qu'une vingtaine d'années avant la « Grande Révolution » on supplicialt affreusement le corps d'un jeune homme pour « crime de lèse-majesté à notre Sainte Mère Eglise » qui offensait dans sa dignité malgré l'éclat retentissant des écrits de Voltaire.

En 1955, bible à l'un demi-siècle après la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, personne dans le monde « républicain et laïc » n'exige fermement son application.

La liberté de réunion existe bien que la préfecture autorise-t-elle préalable de la police et du coup, voilà le Saint-Sacrement mêlé en même temps aux laïcs venus se rassembler autour du socle d'une statue déboulonnée sous Hitler-Petain. Sous prétexte de neutralité, les autorités officielles ont bonne mine !

Elles étaient d'autoriser à la fois procession religieuse et manifestation laïque ?

Soyons logiques ! De deux choses l'une : ou la 4e République est teinte de cléricalisme au point de nous bâillonner par le silence ou au contraire, nous exigeons qu'un édifice public et le Château d'eau de Montmartre » ne serve pas à installer les hauts-parleurs des gens d'église pour y diffuser la messe pendant les allocutions des laïques.

Qu'attendent MM. les conseillers municipaux se réclamant de la classe ouvrière pour entretenir de ce scandale notre préfet de police célèbre pour avoir aider à lutter contre le bruit ?

A.-T. ROTARY.

UTILISEZ LE BULLETIN D'ABONNEMENT CI-DESSOUS :

Abonnement au « Monde Libertaire » : 12 numéros : 250 fr.

NOM (1) .....
Prénoms .....
Adresse .....
A expédier à : VINCEY, 170, rue du Temple — PARIS
(1) Le nom en majuscules. C. C. P. PARIS 10.569.77

Suite de l'article de Maurice Joyeux

Journées de juillet 1936. — La C. N. T. s'avère comme la seule force qui a su se préserver de la pourriture qui gâte tout ce que la politique touche. La C. N. T. seule s'oppose à l'action de militaires en rebellion contre le gouvernement légal. Les réflexes la portent au combat : l'action directe remplace le palabre. Partout où la C. N. T. est forte, partout où ses militants ont su rester vigilants, la révolution espagnole triomphe.

Journées de juillet ! — Souvenons-nous ! Les bandes d'actualités où l'on voyait défiler les longues files de cadavres, les bouches de milliéens montant à la bataille et sur lesquelles se détachaient les lettres énormes : C. N. T. - F. A. I. Souvenons-nous des exclamations que chaque succès arrachait à la foule des travailleurs, des cris de rage que ces mêmes succès arrachaient à la presse pourrie. Souvenons-nous de l'immense chaleur qui montait de nos cœurs, de cette jeunesse qui, en chantant « l'Internationale » tout au long du terminal allait mourir pour la liberté. Souvenons-nous de ce fond de couleur de rêve qui allait devenir couleur de cauchemars. Leur combat était le nôtre, leur victoire serait la nôtre ; leur défaite, hélas ! serait aussi la nôtre et déjà les forces mauvaises s'employaient à transformer ce combat magnifique en défaite.

Les mois passaient ! Là-bas les hommes, le cœur serré, les joues hâves, continuaient à se battre pour un espoir qui se dérobait.

Sur ce champ rempli de cadavres, des charognes étaient venues se repaître : les aviateurs d'Hitler, Togliani, les généraux de Mussolini, Marty, Radj, d'autres, beaucoup d'autres. Dans le monde entier le prolétariat organisé était transformé par les mêmes hommes, la bouche pleine de la même phrase révolutionnaire de droite ou de gauche. La trahison de la révolution dans leur même cœur.

Pauvre, belle terre d'Espagne. Espagne, pays du coup de feu qu'on tire derrière une pierre. Espagne assassinée par la monstrueuse légèreté des prolétariats. Espagne livrée par les politiciens de tous bords qui essayèrent leurs armes sur ton sol meurtri, il ne te reste rien ! Rien qu'une date, le 19 juillet 1936. Et pourtant, face à tes bourreaux, cette date nous la brandirons sur nos têtes dans la marche à la revanche. 19 juillet 1936 ! Ne cherchons plus, voilà l'arme décisive du combat international que nous mènerons demain.

(1) « Le Crapouillot », L'Espagne rouge et noire.

Ceux qui nous quittent

Girelli Angelo n'est plus. Il est mort le 8 juin âgé de 70 ans. ce qui représentait environ 50 années de militantisme. Né en Italie, il vint en France en 1922, échappant ainsi aux prisons fascistes. Militant en Italie, il resta militant en France, dans le mouvement anarchiste qu'au mouvement syndicaliste.

Atteint d'un cancer à la gorge, il ne cessa pas d'être présent, chaque fois qu'il le pouvait, aux réunions. Quelques jours avant le prochain, il colla les affiches de la C.N.T.

Bon camarade, ferme dans ses convictions, mais très conciliant au sein du mouvement, il toujours présent aux réunions, indiquant toujours son opinion, prenant sa part des tâches à réaliser, il fut le modèle type du militant qui simplement, sans éclat, permet à un mouvement de vivre.

Que sa famille, que ses amis, aient ici l'expression de toute l'amitié qui nous liait à notre vieux copain.

Le groupe anarchiste de Marseille

SOUSCRIPTION

PERMANENTE (suite)

Rousseau, 600 : Vincent, 250 ; Vigne, 150 ; Dugne, 300 ; Maroto, 1.500 ; Florian, 2.000 ; Lemin, 5.000 ; Salvador, 500 ; Gabriel, 1.000 ; Jimenez, 300 ; Anette, 300 ; Artaitde, 700 ; Alban, 500 ; Hernandez, 500 ; Charlot, 300 ; Cuevas, 100 ; Marsan, 500 ; Groupe de Nice, 500 ; Lafargues, 600 ; Bouttes, 250 ; Parsonneau, 250 ; Guillemeau, 300 ; Landin, 50 ; Roche, 100 ; Igny, 200 ; Peyronnet, 2.000 ; Prudor, groupe de Nîmes, 1.000 ; Buatois, 500 ; Prévotel, 400 ; Bellionnil, 500 ; Anadu, 50 ; Laurent, 50 ; Stervinou, 150 ; Clément, 50 ; Bidé, 1.000 ; Sévère, 100 ; Delaunay, 100 ; Roche, 100 ; Leuvrin, 50 ; Lantural, 100.

H. Jeanson, 750 ; Maurozani, 400 ; Un ancien des Dompts nouveaux, 600 ; Du banquet Canard enchaîné, 2.000 ; Respaut, 250 ; Lafargues, 340 ; Barbe, 500 ; Prévotel, 400 ; Sévère, 100 ; Roche, 100 ; Delaunay, 100 ; Bidé, 300 ; Hayenoux, 250 ; Cadette, 300 ; Olaga, 150 ; Mignon, 500 ; Sauter, 100 ; Barnin, 500 ; Groupe Louise-Michel, 10.000.

RÉUNIONS — CONFÉRENCES — SPECTACLES — ACTIVITÉS DIVERSES

LA VIE DE LA FÉDÉRATION

COMMISSION ET CASSE D'ENTR'AIDE

Au Congrès national de la Pentecôte, il a été décidé de créer une commission d'entraide nationale chargée de défendre et de soutenir tous les militants victimes de la répression. Notre camarade Robert Bonnel (51, rue Roland à Lille - C.C.P. 1546-57, Lille) a été nommé secrétaire trésorier de cette commission.

—o—

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL, PARIS (18e)

Prochaine réunion du groupe, vendredi 8 juillet, à 21 heures, 7, rue de Trétaigne. Ordre du jour important. Le quart d'heure du militant sera assuré par la camarade Suzy.

CONCENTRATION DE la Jeunesse LIBERTAIRE

Animé des résultats excellents obtenus par les Concentrations Internationales de la Jeunesse Libertaire dans les années 1952, 3e et 54, la Commission de Relation de la F.I.J.L. (Fédération Internationale des Jeunesses Libertaires) en exil et les jeunesses libertaires bulgares, d'un accord commun, organisent pour l'été 1955 une autre manifestation juvénile semblable à celles des années précédentes.

La dite manifestation aura encore lieu à la Colonie d'Aymare, à Le Vigan, Lot, endroit pittoresque et agréable dans lequel on peut développer toutes sortes d'activités récréatives et culturelles.

Celle-ci commencera le 5 août et se terminera le 25 du même mois.

Quoique le lieu de la Concentration soit approprié pour héberger un bon nombre de personnes, nous recommendons à tous ceux qui disposent d'un matériel de camping de l'emporter.

Les camarades et sympathisants de tous pays sont cordialement invités à participer à cette concentration qui permettra de prendre contact, d'avoir des relations étroites, d'échanger des points de vues et confronter des idées.

Dans le but d'établir le programme d'activité, que nous vous ferons connaître dans le prochain communiqué, nous invitons toutes les Fédérations locales, comités, groupes artistiques et camarades en général à ce que chacun d'eux fassent leurs propositions, et que, dès ce jour, pour leur part, ils sont disposés à réaliser.

Pour le moment, nous pouvons déjà dire que diverses conférences y seront données, en même temps que des causeries et projections de films.

Il est bien entendu qu'en dehors du programme à réaliser, toutes initiatives spontanées qui donneraient un relief vivifiant à la Concentration seront non seulement bien accueillies mais préalablement encouragées.

Dans ce dessein (tant en ce qui concerne les offres que pour les demandes d'informations), s'adresser au Comité de relaxation de la F.I.J.L., 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

—o—

Un groupe du Comité national de Résistance à la guerre et à l'oppression est en formation à Saint-Etienne. S'adresser à R.E.X., Bourse du Travail.

CONFERENCES

Notre camarade Paul Rassinier a prévu pour octobre et novembre prochain une série de conférences sur les sujets suivants :

— Les problèmes économiques et sociaux de la guerre et de la paix.

— Le Parlement aux mains des banques.

— La littérature concentrationnaire et la vérité historique.

Les groupes qui désireraient organiser une conférence sur l'un ou l'autre de ces sujets sont priés de se mettre en rapport avec lui, 45, rue de Lyon, à Macon.

Région Parisienne

SORTIE CHAMPETRE

DIMANCHE 24 JUILLET

à 10 heures du matin
Salle Susset, quai de Valmy (Métro Jaurès)
Prendre-la-parole :
Un orateur de l'A.I.T.
Henri BOUYX
pour la C.N.T. française
Federica MONTSENY
pour la CGT espagnole
Tous au meeting et vive la Révolution espagnole !

XIXe ANNIVERSAIRE DE LA REVOLUTION ESPAGNOLE

GRAND MEETING

DIMANCHE 24 JUILLET

à 10 heures du matin
Salle Susset, quai de Valmy (Métro Jaurès)
Prendre-la-parole :
Un orateur de l'A.I.T.
Henri BOUYX
pour la C.N.T. française
Federica MONTSENY
pour la CGT espagnole
Tous au meeting et vive la Révolution espagnole !

REGION : RHONE-ALPES-CENTRE

Les régionales F.A., C.N.T.E. et F.I.J.L. organisent une sortie champêtre les 2 et 3 juillet à Poncins (Loire). Tous les copains sont cordialement invités. Itinéraires : de Saint-Etienne : obliquer à Feurs en direct Poncins ; de Lyon : même parcours ; de Roanne : obliquer à Boisigny et direct.

Des cars seront organisés de Roanne, Clermont, Clermont-Ferrand, se renseigner à Grelaud, 35, rue J. Guesde, Roanne (Loire).

Possibilité de camping. Ravitaillement sur place.

Deux nouveaux textes de papillons gommés sont à l'édition du premier exemplaire étant épuisé pour le moment. Ceux-ci sont tirés en diverses couleurs bleu, vert, jaune, rose, au prix de 20 francs les 100, transport compris. Les commandes se font à Grelaud (adresse ci-dessus) ; Trois centimes : tout envoi sera fait contre remboursement.

•

Important : nous manquons d'adresses pour : Saint-Jean-Bonnefond, Fontenoire, La Récamadre, Bourg Valence, Grenoble, Annecy, Annemasse. Les camarades en possédant voudront bien les communiquer à Grelaud (même adresse) pour contact en vue de la réorganisation maximum de la région.

L'UNIQUE

Réunion bi-mestrielle : Café « Au Tambour », 10, place de la Bastille, dimanche 3 juillet à 15 heures. — Causerie sur Anatole France et son œuvre par Jacques Suffet.

Lundi 4 juillet à 13 heures : **Modes d'expression de la pensée et culte du souvenir**, par Maurice Pernelle.

Réunion les 3, 4 et 5 sept. à 15 h.

Dimanche 3 juillet : **Journée de plein air à Chelles.** Rendez-vous à 10 heures précises au terminus du métro Chateau de Vincennes. Pour les retardataires, rendez-vous au 5, rue Guy-Pierre-Fauconnet à Chelles.

De là, pour les amateurs, départ pour les rives de la Marne, du canal La Clairière, etc.

(Il est recommandé d'apporter son ravitaillement.) Dans l'après-midi : **Points de vue personnels, par E. Armand.**

Editions de « Contre-Courant »

Ont paru en juin les fascicules suivants : **Bakounine et le socialisme marxiste, par Gaston Leval ; Quelques souvenirs sur Ernestan, par A. Prunier, suivi du Sans-Gêne et liberté d'Ernestan.** En juillet, trois nouveaux fascicules : **Le sang, la C.G.T. et la paupérisation des masses, un second « Petit guide de l'Abondantais, et le dernier : Les jeunes en foire** (document inédit en Europe).

Ecrire à Louis Lovet, 24, rue Pierre Leroux, Paris (7e) pour tous renseignements concernant les éditions.

—o—

PENSEE ET ACTION

Les éditions « Pensée et Action » animées par notre camarade Hem Day, viennent de publier une plaquette tout entière consacrée à Ernestan, un de nos bons militants de Belgique, qui mourut l'année dernière après toute une vie exemplaire et une œuvre originale et riche.

En voici le titre : **Ernestan et le socialisme libertaire.** Le prix 80 frs français, commandes à Bernard Salmon, 110, rue Lepic, Paris (18e) C.C.P. Paris 6730-02.

— PRÈS DE NOUS —

CONGRES NATIONAL DE LA LIBRE PENSEE

Le Congrès national de la Libre Pensée aura lieu en août à Marseille, il se tiendra dans la salle du château des Fleurs spécialement aménagée et sonorisée.

Les congressistes trouveront sur place tout ce dont il auront besoin, ainsi que des repas à partir de 400 francs.

Trois conférences sont prévues avec les camarades Lapeyre, Les Vergnas, Cotereau et André Lorulot (à la Faculté libre, au Cercle laïque et à l'Estaque).

Ordre du jour du Congrès : 1° La Libre Pensée, la Radio, la Télévision et le Cinéma, rapporteur Cotereau ; 2° La Libre Pensée devant le monde de demain, rapporteur Les Vergnas ; 3° La Libre Pensée face à l'offensive cléricale, rapporteur Bouzigue. Pour tous renseignements et inscriptions, s'adresser avant le 10 juillet au camarade Profil, 18, rue Elémir-Bourges à Marseille.

Fédération de la Seine de la Libre Pensée. — Dimanche 3 juillet, soirée annuelle à Garches-Marnes-la-Coquette. Rendez-vous pour le départ à 9 h. 30 à la gare Saint-Lazare dans la salle des Pas-Perdus (Monument au Mort). A la gare de Garches, des flèches indiqueront aux retardataires le chemin du lieu de rassemblement, au Chalet rustique à cinq minutes de la gare.

Apporter son pique-nique (sauf boisson) ou ravitaillement sur place.

Jeux divers, ambiance amicale.

Amis et sympathisants cordialement invités.

—o—

L'HYMNE A LA PAIX

Cet hymne déjà traduit dans la langue mondiale espéranto, le sera bientôt dans chacune des principales langues nationales.

Prix de l partition : 50 fr. (réduction de 50

REGARDS sur le MONDE

PACIFISME

par FELIX BIDE

NUL ne devrait ignorer que le côté idéologique des conflits armés n'est que la façade destinée à masquer la cause réelle des guerres internationales, à savoir la résolution par la force d'un problème d'écoulement d'une production dont ceux qui en contrôlent les instruments de production et d'échange devrait savoir que les Etats, protecteurs des castes possédantes, détiennent seuls la capacité de mettre en branle les appareils militaires inhérents à la structure étatique dont ils sont l'armature.

Il n'est pas, il ne peut pas être d'Etat sans armée parce qu'il ne peut pas être d'Etat sans une classe exploiteuse à protéger et, à cet égard, l'idée de l'Etat socialiste russe « armé pour sa seule défensive » ne peut être prise au sérieux que par ceux ignorant l'existence en U.R.S.S. d'une classe politique privilégiée, maîtresse de la production qu'elle dirige à l'exclusion des travailleurs, simples exécutants aux ordres du pouvoir, percevant des salaires très inégaux lorsqu'ils ne peuplent pas les camps de « redressement ».

Notre société en voie continue d'étatisation réclame plus que les sociétés totalement étatisées, une pluralité de classes se multipliant sans cesse et faussant les données du problème social. Au début du siècle, les exploités se retrouvaient encore et supputaient en commun la réalisation de leur rêve d'égalité sociale. La grève générale expropriatrice les tenait en haleine et les bourgeois désertaient les villes à l'approche du premier mal.

Le réformisme syndical né du mythe de « l'Etat républicain en vole de socialisme » a fait et continue hélas à faire son œuvre et l'Etat insatiable, après avoir digéré le politicien ouvrier, absorbe le chef syndical tandis que l'appareil lui-même est menacé d'engloutissement.

Les fabriques de sièges prospèrent alors que les occupants des fauteuils s'imaginent en a répartir au mieux chaises de styles variés et plus humbles tabourets. La « Paix sociale » a pour prix de ce jeu de dupes dont les renégats ont su apprécier à leur profit la capacité dissolvante et qu'ils manient avec une dextérité consommée. Mais les travailleurs y ont perdu leur orientation et le vieil espoir de la grève générale devant la conflagration capitaliste s'est évanoui car la tactique savante des bergers retors a pénétré le monde du travail.

Cependant, à défaut de cette unité capable de se concrétiser au moment opportun, la peur du fléau guerrier suscite le rassemblement d'individus espérant parer celui-ci. Quels peuvent être les moyens d'action pacifiste de ces gens disséminés à travers les échelons du prolétariat classique et les catégories sociales à statut différent, qui se groupent contre la guerre.

Laissons ici de côté l'acte individuel pouvant avoir, au demeurant, une influence considérable à un moment décisif s'il est susceptible d'entraîner un grand nombre d'individus dans le sens voulu mais qui va à l'encontre du but lorsque, inconsidérément accompli, il n'a que le résultat négatif de priver son auteur de ses possibilités d'agir sur le milieu. Si l'objecteur de conscience mérite toute la sollicitude des pacifistes, il n'est pas moins à déplorer que les indicibles souffrances endurées par lui pour demeurer en accord avec sa foi ne soient d'aucun effet sur le mécanisme de la machine à broyer l'individu. Que tel autre pacifiste renonçant quant à lui au suicide, s'essaie à se maintenir au niveau d'une vie compatible avec la poursuite de sa lutte est infiniment plus sage.

Hormis donc les actes déterminés par les impératifs religieux et aussi quelquefois par les impulsions individuelles, les moyens concertés mis en œuvre chez ceux que l'on peut dire pacifistes sentimentaux se ramènent pas des modes utilisés par les laïques de même nature ou les réformistes syndicaux. Adresses et pétitions aux parlementaires et aux gouvernements, recueils de signatures et protestations sont les plus usités. Malgré le caractère superficiel de telles manifestations, le mouvement pacifiste au lendemain de la dernière tuerie eût pu prendre un essor considérable tellement cette guerre avait inspiré d'horreur. Certaines des initiatives heureuses qu'il suscita constituaient un espoir en une prise de conscience plus profonde du problème de nature à ouvrir les perspectives les plus encourageantes. Les groupements pacifistes furent malheureusement ravagés par les communistes travestis en « pacifistes de la paix » qui vitupéraient la guerre en saluant l'armée rouge et conditionnaient à un choix l'usage des armes guerrières, semant la confusion, partout où ils se glissaient.

La tâche des anarchistes dans les groupements pacifistes à caractère indécis que le hasard ou les circonstances les amènent à fréquenter ne diffère pas de celle qu'ils remplissent dans les groupements politiques ou les syndicats et le propre du libertaire étant de demeurer lui-même là où il se trouve, il semble superflu de définir celle-ci. Ne revenant pas d'ordres, n'aspirant aux honneurs et au pouvoir ni pour lui, ni pour les autres il ne saurait, bien entendu, se plier à des sujétions en opposition avec ses principes et servir par lui-même une cause qu'il sentirait extérieure au but avoué.

Cette mise en garde faite, montrer en toute occasion que le phénomène militaire rejoignant en cela le phénomène clérical est lié à l'existence même des Etats et que dès lors il devient aussi absurde de vouloir priver un état de son armée que de prétendre faire vivre un animal sans cœur, telle doit être sa préoccupation dominante. Pourtant, s'attacher à transposer le pacifisme du plan sentimental au plan de la lutte des classes, voilà la tâche valable à accomplir et si la technique est difficile en raison de la direction étatique imprimée à l'économie par des décades de réformisme, reconnaît-c'est une raison de plus pour œuvrer. Le tout est d'adapter cette technique aux conjonctures et aux milieux en n'oubliant jamais l'objectif à atteindre, la prise en main par le monde du travail du contrôle de la production et de la répartition de celle-ci. La circulation des richesses pour le plus grand bien des peuples déshérités s'opérera ensuite sans la plainte car l'entrave des états rapaces et de leurs appareils guerriers aura disparu, dissipant du même coup, la chimère des écoles militaires. l'Etat mondial, ce monstre qu'il faudrait encore abattre s'il naissait, car il ne ferait que renforcer l'exploitation du travail dans un monde où le régime du salariat aurait remplacé les guerres impérialistes par l'esclavage organisé.

Dans cette perspective révolutionnaire du pacifisme, faire comprendre aux salariés que la hiérarchie des salaires est l'obstacle infranchissable à toute action populaire efficace, qu'elle doit devenir la cible de tous les hommes conscients les plus dangereux qu'elle fait courir à l'espèce parce qu'il est illusoire de parler d'action salutaire de masse à ceux qui passent leur meilleur temps à en gravir les échelons, cette tâche devrait être la première phase du combat.

Victimes anarchistes au Japon

par Albert SADIK

LE 24 janvier 1911, douze anarchistes, hommes et femmes, furent pendus. Il s'agit de : Kotoku-Lenjiro (pseudonyme : Kotoku Shusui), Kanno-Suga (femme de Kotoku), Ohji-Sumi-uke, Morioka-Tapei, Nimura-Tadao, Okunaja-Kenji, Mijatani-Takei, Nanuti-Reisiro, Uejiyama-Gudo, Macuo-Uicita, Burukuda-Rikisaku et Niimi Urcito.

Douze autres furent condamnés à la prison à vie, un à dix ans, un à huit ans.

Cette affaire a été appelée la « Grande Rebellion ». A vrai dire, cela n'était que la propagande des libertaires.

Cependant le gouvernement impérialiste japonais fusait croire que les anarchistes œuvraient pour assassiner l'empereur et instaurer la révolution sociale.

Le premier anarchiste connu a été Kotoku. Il visita les Etats-Unis en 1906 et prit contact avec les camarades. Il traduisit « La Conquête du pain », « Loi et autorité » et d'autres œuvres de P. Kropotkine, ainsi que d'autres auteurs. Il les faisaient imprimer malgré les difficultés et le danger. Avec d'autres camarades, il édita le journal prolétarien « Heimin Sunbun ». C'était un écrivain éminent et renommé.

Son collaborateur Osugi-Sakae était alors en prison. Plus tard, Kotoku lui-même et cet ami mentionnés furent condamnés à mort. Osugi fut libéré. Indigné, il continua avec force le travail de Kotoku.

Le 13 septembre 1923 eut lieu à Tokio un grand tremblement de terre ; à cette époque Osugi qui venait de rentrer de Paris où il avait été arrêté par la police française pour avoir pris la parole dans un meeting ouvrier, fut renvoyé dans son pays pour cette raison. Le chaos et la panique dominaient la ville de Tokio. Le commandant en chef ordonna donc secrètement de faire tuer Osugi. Donc, se trouvant dans la rue avec sa femme Ito-Noe et son neveu âgé de sept ans, survint une voiture de police militaire commandée par le capitaine Amakusu. Moi, Komonuda et Hirai qui les arrêtèrent et les firent entrer de force dans la voiture puis les transportèrent à la caserne. Le 16 septembre, ils furent tous les trois assassinés par étouffement, en prises de judo.

La police fit son possible pour garder le secret, mais un l'apprit et l'affaire se publia. Les travailleurs protestèrent. Le Tribunal dut donc juger Amakusu et les autres ne furent emprisonnés que quelques mois.

On sait qu'après Amakusu devint le chef des fascistes en Mandchourie, mais lorsque le Japon capitula il se donna la mort.

Notre camarade Osugi écrivit de très nombreuses œuvres renommées et traduisit aussi de la langue française. C'était aussi un pionnier du mouvement syndicaliste au Japon. La camarade Ito-Noe écrivit aussi beaucoup de livres sur l'anarchisme.

Le mouvement anarchiste japonais compte un grand nombre de victimes, aussi, comme descendant de gens respectables et dignes martyres, devons-nous immanquablement tout faire pour réussir la révolution sociale anarchiste.

Osugi avait aussi hérité de l'édition du journal prolétarien et nous aussi après la guerre l'imprimons de nouveau en changeant le titre par : « Anarchisme » et maintenant nous avons d'autres revues. Notre idée traditionnelle est « l'action directe ». Nous bataillons toujours sans repos contre l'autorité de tous les gouvernements indifféremment et sans indulgence contre le totalitarisme, capitalisme d'état, capitalisme privé, fascistes et militaristes.

Dans le temps, nous avions cru que les communistes russes auraient pu être d'une certaine valeur pour collaborer avec nous à renverser le capitalisme. Mais lorsque nous leur avons tendu la main, à chaque occasion, ils voulurent tout de suite commander, employant la violence. Nous ne croyons donc plus du tout qu'ils soient des amis du prolétariat, qu'ils trompent par leur propagande. D'autre part, les capitalistes impérialistes américains ont obligé le Japon, pendant l'occupation, à déclarer la Constitution pacifique pour ne pas faire la guerre éternellement, mais maintenant ils obligent à réarmer, impudant la Constitution pacifique.

Quant à nous, nous bataillons pour les jeunes, les, invitant par propagande à ce qu'ils n'obéissent jamais à la conscription, mais au contraire, que tous les jeunes se déclarent « citoyens du monde » et qu'au besoin ils s'expatrient ou luttent et protestent jusqu'au renversement du gouvernement dans le but d'éviter une nouvelle guerre. Dans le cas d'une nouvelle guerre, s'organiser pour réaliser tout de suite la révolution sociale au Japon, avec le concours des camarades hommes et femmes du monde.

T. YAMAGA.

(Traduit de l'espéranto par Etienne Guillemau).

Appel aux nobles sentiments

IL y a juste cinquante ans, un millier de personnes, venant des quatre coins du monde, avaient donné rendez-vous dans la petite ville de Boulogne-sur-Mer. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, ces mille pèlerins, ignorant tout de leurs idiomes réciproques, s'entretinrent pendant une semaine, avec une stupéfiante facilité, dans un langage nouveau, clair, précis, sonore. C'était le premier congrès universel de l'espéranto.

Les espérantistes français, avant de se rendre en août prochain en Italie, où doit se tenir leur quarantième congrès universel, viennent de célébrer à Boulogne même et à Arras, le cinquantenaire de cette émouvante manifestation de fraternité humaine. Quoi d'étonnant que Guy Mollet, député-maire socialiste d'Arras, en ait accepté le patronage ?

Or, parmi ceux que les inéluctables succès de l'espéranto empêchent de dormir, il en est qui, pour des motifs d'une noblesse toute particulière, n'ont pu digérer l'inquiétante alliance de Guy Mollet. C'est ainsi que le pieux et émérpéiste « Carrefour » écrit dans son numéro du 8 juin :

« Or, ce président (du Conseil de l'Europe) n'est autre que M Guy Mollet qui débuta dans la vie comme professeur d'anglais-t-il songé à ce que deviendraient les professeurs de langues vivantes si l'espéranto devenait la seconde langue maternelle de tout un chacun ? »

Et voilà ! Sans doute, les espérantistes ont coutume de se peurter aux objections les plus saugrenues. Ils ne s'attendaient certes pas à ce noble appel à la « politique du ventre ». Le professeur Guy Mollet, et tous les universitaires avec lui, seront à coup sûr flattés de la haute estime où les tiennent les habitués de sacristies. Ils seront fiers d'être placés à des marchands de chapeaux de dernière zone affolés par la mode de la « tête nue » !

Argument stupide par ailleurs. En admettant (ce que nous espérons bien !) que l'espéranto devienne à brève échéance « la seconde langue maternelle de tout un chacun », en admettant même qu'elle devienne un jour la langue maternelle unique de toute la grande famille humaine, il y aura toujours des hommes désireux de lire dans le texte Hugo, Shakespeare, le Dante, ou Goethe, tout comme il y en a aujourd'hui qui se font une joie d'apprendre des langues dites mortes ou pour pouvoir lire dans le texte Homère et Virgile, Tacite et Thucydide. Seuls perdront à la solution espérantiste ceux qui ont intérêt à entretenir les incompréhensions entre les peuples, les politiciens du « Divide ut imperes ».

Mais qu'on ne compte pas sur nous pour nous en attrister.

Charles DESPEYROUX.

La route et le rail

L'ARTICLE du camarade Prunier « Le Rail et la Route », du dernier numéro du *Monde Libertaire*, démontre que l'on peut à la fois, être un remarquable théoricien de l'anarchisme, aboutir en son nom à d'étranges conclusions, et répéter docilement les mensonges de la Presse pourrie, des trusts pétroliers et routiers, et... de la plupart des dirigeants de la S.N.C.F.

C'est pourquoi je mets en garde les lecteurs du *Monde Libertaire* contre les affirmations entièrement fausses du camarade Prunier et la confusion qui lui fait attribuer à des causes techniques des défauts qui ne sont que la conséquence de la gestion catastrophique de ses dirigeants.

Prunier fait intervenir des considérations sentimentalo-philosophiques en un domaine où elle n'ont que faire ; car le transport sur rail n'est qu'une technique entre toutes les autres qui exigent pour être mises en œuvre l'application de règles bien déterminées qui reposent en définitive sur les lois de la nature. Sous prétexte d'anarchisme le maçon devra-t-il construire un mur qui ne soit pas d'aplomb ? L'ajuster exécuter un assemblage non conforme aux cotes du dessin et donner de toute précision ?

Le transport routier de plus en plus dangereux pour les usagers de la voie publique (ce que Prunier paraît tenir pour une qualité), pour rechercher la sécurité, empruntant au Rail une partie des ses techniques (que Prunier tient pour une tare !code de la route, panneaux de signalisation, signaux lumineux, sens interdits, etc.), ne se fait-il pas le plus éclatant démenti ? Singulière logique que celle du camarade Prunier qui conduit à préférer un moyen de transport parce que c'est celui qui présente le moins de régularité et le plus de risques ! Les lieux communs sur les hauts fourneaux, aciéries, cités ouvrières, esclavage plus ou moins doré (oh ! combien !) ne s'appliquent-ils pas (en plus aggravés) aux bagnes industriels que sont les fabriques d'automobiles ? Les hauts fourneaux ne sont-ils pas aussi indispensables à la construction des automobiles qu'à celle des locomotives.

Contrairement aux affirmations de Prunier, la plupart des fonctions au chemin de fer, demandent de la part de leurs titulaires un esprit d'initiative, de jugement, de prompte décision, quelquefois extrêmement pouse que l'on ne rencontre que rarement ailleurs.

En ce qui concerne les bruits du chemin de fer, Prunier n'a jamais pris (ils le sont) connaissance des modes de transport. Une expérience personnelle le ferait rapidement changer d'avis : le rail régnant autour d'une grande gare lui semblerait doux murmure à côté de l'enfer pétaradant d'une route à grande circulation.

Libre à lui de considérer le ballast comme « hargneux et triste ». C'est une question de goût et de préférence qui ne doit pas entrer en ligne de compte puisque beaucoup de gens lui trouvent au contraire une certaine poésie.

Que l'on me comprenne bien. Je ne défends pas ici les dirigeants du Chemin de fer, mais le Chemin de fer lui-même en tant que moyen de transport qui n'est nullement démodé et est encore susceptible d'immenses perfectionnements. Débarrassé de ses innombrables parasites, de sa « hiérarchie énorme et pléthorique » comme le dit si bien Prunier, de sa bureaucratie, de sa colossale paperasserie, l'hémorragie des énormes gaspillages tarie, le Chemin de fer est en réalité le moyen de transport le moins cher, le plus pratique, le plus rapide (l'avion excepté), le plus sûr et à capacité illimitée.

Pour reprendre les termes de Prunier, il faut attribuer au transport routier « un gaspillage incroyable d'espace et de travail, de matière et de force ». Le transport sur rail, à *égalité de trafic*, au contraire est celui qui exige le moins de personnel, l'infrastructure la plus réduite, la dépense la plus faible de matière et d'énergie et possède le coefficient le plus élevé : tare — charge transportée.

L'intérêt général bien compris conduit par conséquent, à conserver le chemin de fer, à le moderniser, à en assainir la gestion. Je fournirai au camarade Prunier, toute documentation et chiffres sur les points qu'il voudra discuter.

Jean HEMY.

L'armée est toujours homicide

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de notre camarade Jean-Pierre, de Sarlat, l'annonce de la mort de son fils à 22 ans, qui, mobilisé au 54e bataillon médical de Fribourg (Allemagne), fut — en pleine santé — emporté en 24 heures. Notre ami nous indique dans sa lettre que, d'après les renseignements reçus, cette mort fut le résultat de peu de soins, et ceux-ci correspondent aux formules à l'emporte-pièce comme il en est de règle toujours dans l'armée.

L'arrivée tardive de cette lettre nous empêche de la publier, nous nous en excusons vivement auprès de notre ami que nous assurons de notre vive amitié en cette pénible circonstance.

Le directeur-gérant : M. FAYOLLE

LA PRESSE DE FRANCE, 123, rue Montmartre, Paris (2e).

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Branle-bas autour de LA PETITE EUROPE

par Albert SADIK

DEPUIS 1949, date de la constitution à Strasbourg du Conseil de l'Europe, il est fait grand bruit autour de l'idée de fédération européenne.

Pour nous, anarchistes, fédéralistes européens et mondiaux antiautoritaires, chaque pas vers l'unité européenne est un pas-ou-frontière car il nous semble préférable à l'autre : d'exécution.

Nous applaudissons lorsqu'on enlève des barrières qui dressent les peuples les uns contre les autres.

Nous souhaitons que l'Europe se fasse contre les « patries » pour qu'un jour il n'y ait plus qu'une « patrie » humaine.

Mais notre Europe n'est pas celle de Franco, ni d'Adenauer ou de Pie XII.

Notre Europe c'est celle de « la fidélité », c'est-à-dire, selon Albert Camus, celle qui a donné une certaine culture au reste du monde.

Hélas ! L'Europe à six est un assemblage difforme des Benelux, France, Italie, Allemagne occidentale et ressemble un peu trop à un européanisme rétréci, tout au plus à un nationalisme élargi.

Depuis 1949, on a pu constater de presque tous les ministres des Affaires étrangères occidentaux, le Vatican manœuvre de telle façon que l'on se demande avec anxiété si Strasbourg est un de ses faubourgs.

L'Angleterre et les pays scandinaves protestants répugnent à l'idée d'être sous l'orbite de Rome.

Comment l'influence de la « Curie romaine » se fait-elle sentir ? sinon par personnes interposées dans les sphères dirigeantes (diplomatiques, bancaires et économiques).

Il y a une guerre secrète parfois matérielle (cas récent de Lemaigre-Dubreuil au Maroc) que se livrent les agents de puissances impérialistes ou de trusts puissants.

Rassinier et Ribard ont attaché le grelot là-dessus, sans exagération.

Croit-on que Mendès-France eût pu dégommer le diplomate de carrière Hervé Alphand, un des responsables de la déclaration de guerre en 1939, homme acquis à la papauté, sans l'appui Peu ou pas beaucoup de supranationalité, il importe ! Tout gravitre autour du combinat Ruhr-Briey.

Communauté européenne du charbon et de l'acier, Haute Autorité, marché européen, plans et rataplan. Des mots pour cacher la marchandise frelatée : l'Europe d'inspiration vaticane, le carcan technocratique mis sur le cou des Européens.

Le représentant de la Banque Rothschild : René Mayer, supplanté par Monnet à la tête de cette étrange Europe, voilà le résultat de la lutte souterraine et sourde que se livrent cartels, chancelleries, sur le dos des peuples

Jeux de princes ! Jeux dangereux lorsque l'on sait que le sort de ces peuples en est l'enjeu.

En tout état de cause, en refusant de nous laisser embrigader par n'importe quel fétichisme, nous déjouerons les plans machiavéliques des puissants du jour et préparerons la Fédération et les cœurs à la grande paix future qui ne s'obtiendra que par l'écroulement des féodalités modernes, c'est-à-dire en définitive par l'inéluctable révolution sociale.

remplacés, ce n'est pas par pâle nationalisme (la France seule) mais tout simplement parce qu'ils ne veulent pas de « l'Eurafrique » chère à Robert Schuman, ministre préféré du pape.

L'Eurafrique, c'est demain un vaste consortium franco-allemand inspiré par le Vatican.

Les entretiens Adenauer-Mendès-France visaient plus cela qu'un règlement du problème sarrois.

L'Angleterre, puissance mondiale, ravalée à présent au troisième rang, après les deux colosses : U.S.A. et U.R.S.S., ne veut pas d'un concurrent aussi dangereux et tous les moyens sont bons pour contrecarrer France.

Les Africains eux-mêmes ne veulent pas de l'Eurafrique si l'on en juge par la façon dont Senghor ripostait à Schuman. Mais cela est une autre histoire !

A l'issue de la conférence de Messine, les Six se sont troués par hasard d'accord et satisfaits.

PRENEZ NOTE

Adressez les cotisations nationales au trésorier national qui vient d'être désigné par le Congrès : Clément Fournier, 261, rue du Faub. Saint-Martin, Paris-10e. C.C.P. Paris 12.647-99.

Pentecôte 55

UNE salle de Congrès agitée de la présence et de l'enthousiasme de délégués venus des quatre points cardinaux de France, voici qui passe inaperçu aux yeux de l'opinion, de la grande presse, et du vain tumulte d'un siècle abruti par la publicité, la religion de la vedette et le goût du scandale.

Et pourtant cette poignée d'hommes libres et soucieux de l'avenir d'un monde dont nul ne s'inquiète plus guère, ce vouloir de rallier tous les humains sous le grand signe de la Liberté (le seul qui puisse les réunir) c'est peut-être l'unique lueur d'espoir dans cette nuit d'indifférence.

La fédération anarchiste célébrait la première année de sa reconstitution. Une année où elle s'est employée à unir ses membres, quelles que soient leurs divergences, comme elle s'est donné pour but d'unir tous les hommes dans un monde réconcilié et fraternel, dont auront disparu les frontières sociales, économiques et morales qui les divisent.

Quoi de surprenant au silence dont nous sommes l'objet ? Nous savons par expérience que parfois les événements les plus extraordinaires de l'Histoire sont ceux qui passent le plus inaperçus.

Quelques militants réunis autour d'une table (souvent dans la clandestinité), une poignée de propagandistes, exaltant leurs semblables à faire de leur vie une lumière, des réunions obscures dans des arrière-salles de café, et c'est quelquefois la chute d'un régime, le départ d'une organisation qui fera trembler le vieux monde sur ses bases.

Conscients de notre faiblesse comme de notre force, nous ne voulons pas présumer d'un avenir, qui pour tous reste inconnu, mais qui ne pourra se libérer des chaînes du passé que dans la mesure où des hommes sauront militer agir et lutter.

C'est notre rôle, celui qu'ont rempli les êtres chers qui nous ont devancés dans la lutte, celui dont nous nous efforçons d'être dignes aujourd'hui, celui que sauront poursuivre d'autres hommes qui assureront notre relève, et qui viendront de plus en plus nombreux grossir les rangs de notre fédération anarchiste, ouverte à tous ceux pour qui la Liberté est plus qu'un mot ou qu'une formule électorale.

F. A.

la corbeille aux idées

par Ch.-Aug. BONTEMPS

IL est rare qu'un thème de philosophie, fût-ce de philosophie politique actuelle, obtienne d'emblée une large audience. Les « Aventures de la dialectique », de Maurice Merleau-Ponty, font exception. Toute la presse en parle. Ce que la presse ne dira pas, c'est que Merleau-Ponty, pour porter condamnation des erreurs ou des inconséquences du marxisme, reprend en termes de philosophie abstraite les idées que, depuis un siècle, les anarchistes n'ont cessé d'exprimer en clair.

IL ne nous déplaît pas que, fût-ce indirectement, il nous soit rendu raison, encore que cela ne puisse empêcher que nous restions accusés de posséder des facultés de démolition exclusives de tout esprit constructif.

Le travail de Merleau-Ponty a été singulièrement facilité par la mise en acte de la doctrine marxiste et par ses trop visibles conséquences. Mais les prophéties « a posteriori », quand elles sont analysées, fouillées par un spécialiste de la dissociation extrême des idées, ne sont pas sans utilité. Elles permettent de faire le point, de situer les possibilités et les impossibilités d'une doctrine dépassée, sans aucun doute, mais qui continue par son formalisme, son rituel, de fausser toutes les données des rapports économiques et sociaux.

Capitalisme pas mort

Ne nous y trompons pas. Ce n'est point l'amour des idées pures, mais le souci du pain de nos jours, qui confère aux « Aventures de la Dialectique » une audience, du mérite, du reste, un ouvrage important. Son succès tient d'abord à ce qu'il porte au communisme des coups qui ne viennent pas d'un écrivain engagé dans un parti. Il se présente comme une leçon ex cathedra, une expression de la pensée spéculative, apparemment exempte d'à-priorismes.

De la sorte, ce livre constitue, à l'usage du capitalisme, une référence valable dont il était depuis longtemps dépourvu. Non, certes, que Merleau-Ponty s'en fasse l'apologiste, mais il lui ouvre un horizon d'évolution et lui suggère une justification.

A dire vrai, si le capitalisme est dont il est indéniable qu'il a promu la civilisation industrielle et accompli ainsi une révolution — si le capitalisme savait se délier de ses attaches bourgeoises, du conservatisme de privilège et de quelques autres vices, l'avenir que lui dessine Merleau-Ponty pourrait n'être pas illusoire. On ne saurait, d'ailleurs, prévoir comment, selon ses propres lois, il se comporte-rait-il en adaptation aux révolutions de la physique. Scléroser d'abord dans le paternalisme manufacturier, rajeuni puis désuet dans la finance aventurière, il n'est pas sans horizons dans son évolution internationale. Il pourrait explore se altue dangereusement en parallèle de celui de l'Orient qu'est désiré le modèle des technocraties concentrationnaires.

De Charybde en Scylla

Si l'on considère que la révolution marxiste s'est achevée dans la négation d'elle-même, que, sous le couvert fallacieux et contradictoire de la dictature de la classe prolétarienne dans une société sans classes, elle n'a finalement instauré qu'un capitalisme d'Etat, c'est-à-dire le plus oppressif et le mieux défendu des capitalismes, il est malaisé de l'opposer valablement au capitalisme classique. La propagande communiste relève pare son standing à celui d'un ouvrier russe de sa catégorie — que le marxisme appliqué vaille la peine d'une révolution.

La néantisation de Sartre

Vu sous cet angle, le problème du marxisme tend à nier la révolution. On conçoit que si ce n'est pas là le propos de Merleau-Ponty, son livre implique des conclusions de cet ordre que les « démocraties » capitalistes ont intérêt à exploiter. « Les Aventures de la Dialectique » comportent en outre un élément publicitaire en ce que c'est essai est la résultante du désaccord qui a séparé son auteur de Jean-Paul Sartre.

Il s'agit de démontrer que le ralliement de Sartre au communisme ne se justifie pas et que, tout bien considéré, Sartre ne soutient sa position qu'en dépassant le marxisme, c'est-à-dire en le niant. Sartre n'a pas adhéré au parti communiste. Sympathisant, il conserve son droit de critique. L'incompétence, c'est qu'il l'exerce non pas en se référant aux vues marxistes mais aux vues marxistes. L'absurdité d'une telle position éclate : le succès du communisme n'entraînerait **ipso facto** la mise au pas de Sartre ou son rejet à un « néant » qui ne serait dialectique qu'en style de réquisitoire.

Point n'était besoin d'un gros livre pour dénoncer cette absurdité. On est surtout étonné que le philosophe J.-P. Sartre ne se soit pas avisé — ou ne se soit pas résigné à convenir — que son existentialisme est fondamentalement incompatible avec les données du matérialisme historique. Les libertaires, qui, par certains côtés, sont moins loin de Marx et surtout d'Engels que ne l'est Sartre, ne s'y sont jamais trompés. Ils n'ont pas conclu des réalisations valables du communisme et, contradictoirement, des involutions du capitalisme, à la nécessité de se nier pour une sorte de division infantile d'avoir tort avec tout le monde plutôt que d'avoir raison tout seuls.

Retour aux libertaires

J'en terminerai par où j'aurais peut-être dû commencer : la critique de la notion de dictature du prolétariat qui est, à mon sens, le point essentiel des « Aventures de la Dialectique ». Je l'ai réservé parce que nous pouvons bien rappeler que nous n'avons pas attendu 1955 pour dénoncer cette contradiction. Il est bon qu'un professeur au Collège de France démontre, en un langage savant, ce que n'importe quel militant libertaire n'a cessé depuis un siècle de dénoncer comme une duperie.

Cette démonstration pertinente et d'autant aisée se résume en quelques phrases. Dès que la révolution marxiste proclame et instaure la dictature dite du prolétariat, elle oppose la « classe » prolétarienne aux autres classes. Elle prétend libérer la réalise pas une société sans classes par l'égalité sociale des hommes mais par la destruction des classes qui ne sont pas prolétariennes. En pratique, ce sont les limites de la classe ouvrière qu'elle détruit. Elle s'instaure dans la répression, donc dans une guerre civile.

Que cette guerre soit inévitable et que, par conséquent, le prolétariat s'affirme dictatorialement durant la lutte de critique, cela se soutient. En réalité, sa dictature est exercée par des mandataires qui devraient, la révolution faite, disparaître en tant que tels, leur victoire supposant la disparition des classes puisque tous les citoyens sont intégrés dans le nouvel ordre. En bonne logique, après la révolution il n'y a plus de classe prolétarienne. Il ne saurait donc subsister de dictature du prolétariat ni de mandataires de cette dictature. Le peuple tout entier constitue une nation de travailleurs égaux que devrait régir une organisation de travailleurs.

S'il n'en fut pas ainsi, c'est que la révolution a échoué dans son objet de promotion à une société sans classes. Les mandataires dictateurs ont trahi le prolétariat, se sont maintenus sans mandat consenti et ont constitué de nouvelles classes dirigeantes. Les bénéficiaires d'un pouvoir qui n'a changé que de forme et de titulaires. Effectivement, il apparaît à tout homme non prévenu que les républiques prolétariennes soviétiques sont des régimes d'une oligarchie de castes : police, armée, fonctionnaires et techniciens.

La réalité de la dictature du prolétariat est, en Orient, ce qu'est en Occident la réalité du suffrage universel.

Tout un livre n'était peut-être pas indispensable à ces conclusions. Il se justifierait mieux s'il s'en dégageait des vues d'avenir qui fussent originales. Mais aboutir pratiquement à une espérance d'aménagement du capitalisme par la démocratie parlementaire, c'est tirer trop peu des matériaux que dégage une dissociation qui des choix sont à faire. Le choix que fait l'auteur ne jettera pas le trouble au Collège de France. Convenons, toutefois, qu'on ne saurait attendre de l'existentialisme — fût-il en guerre contre lui-même — des constructions sociales qui lui sont étrangères. C'est la condition regrettable de la philosophie existentielle que d'ignorer systématiquement l'existence réelle.

LES JEUX DIALECTIQUES DES PAPES EXISTENTIALISTES

le monde libertaire
des Lettres et des Arts

CINEMA

QUESTION DE VIE ET DE MORT

LA Femme éternelle, prêtresse de l'Amour ; celle qui fait naître cinématographiquement la rencontre des amants dans les salles obscures, et qui secoue de ce fait les spectateurs, croupis leur torpeur solitaire, en les emportant dans une saine révolte érotique. La « Femme cinématographique » telle que nous l'aimons et la désirons, à travers nos souvenirs et nos espoirs, cette « Femme » en un mot, va-t-elle disparaître du carré magique de toile blanc pour laisser la place à un règne d'asexués? C'est ce que l'on veut nous faire admettre pour les jours prochains.

Hola ! Messieurs les boys-scouts de l'écran, le mode de la femme-chat-les pantalons remplaçant les jupes, et les bandes mollétières écrasant toutes traces de poitrine, est peut-être faite pour vous séduire ! c'est votre droit, mais ne prétendez pas nous convaincre, gardez pour vous les boîtes à lait pasteurisé — genre Audrey Hepburn qui plaît autant aux pédérastes qu'aux lectrices de Colette, et nous, nous garderons Jane Russell, Louise Brooks, Marlène... qui brillent toujours de mille feux aveuglants dans nos mémoires.

Messieurs les critiques, gardez vos illusions ! Le temps où les ennemis de la FEMME et du Cinéma (ce sont les mêmes) triompheront, n'est pas venu. La Centrale catholique ne pavoisera pas encore, bien au contraire. Ils ne pourront dormir sur leurs deux oreilles quand, la FEMME sortant de l'écran, viendra parer érotiquement leurs rêves d'hommes impuissants, et bientôt : ovortons boutonnés avec étiquettes de propreté, hommes vierges et curés standardisés se réveilleront troublés par l'apparition de la FEMME dans son éclatante beauté.

J.-C. T.

PEINTURE

L'envolée de la Colombe

Actuellement l'on peut voir jusqu'au 15 octobre, au musée des Arts décoratifs, une rétrospective des œuvres de Pablo Picasso : trois syllabes magiques des plus populaires qui solent sur terre — bien des hommes ignorent un seul nom de peintre, mais connaissent celui-là. Les enfants qui barbouillent disent : je fais du Picasso. Ce nom est devenu un des plus grands mythes du XX· siècle qui survivra à ceux plus néfastes de Hitler ou de Pie XII.

André Malraux écrit dans la psychologie de l'Art « Le Grand artiste n'est pas le transcripteur du monde, il en est le rival ».

Picasso se tient en face du monde comme un adversaire, le plus acharné des adversaires, celui qui aime et qui hait. Cette agressivité de Picasso vis à vis de l'univers et de la vie du public et de la gloire, de l'esthétique et de la peinture confère à son art, deux caractères : celui d'un art politique et d'un art de démiurge.

On a tous en mémoire les démêlés du camarade Pablo avec le parti, pour son portrait de Staline paru dans les tartines de caviar que sont « Les Lettres Françaises », ceci lui valut des remontrances — on ne se moque pas impunément des divinités du parti — il est vrai que tout le monde avait reconnu dans ce dessin, une ressemblance frappante avec le comique Ben Turpin, l'homme qui louche, des Mack Sennett comédies... Mais on pardonna bien cette plaisanterie, ne voulant pas se mettre à dos un homme de sa valeur.

Quant au Picasso créateur, il reste un de ces hommes qui accouchent sans cesse et qui échappent à l'esprit critique parce que l'esprit créateur les dévore. Son style est celui d'un constructeur. Il est l'architecte de ses toiles. Dans ses tableaux tout est défini. Son trait continu délimite les formes. Toute sa création est un acte de volonté où perce une passion : le refus de témoigner pour le monde ci de le manifester dans son œuvre.

J.-C. TERTRAIS.

RADIO

DEPUIS des années déjà pour la joie des oreilles des esprits, la Radio diffuse au moins hebdomadairement une émission de Francis Claude.

Au fil de l'eau, Vérités d'un jour, Les vertiges de monsieur Flutte, La roue tourne furent autant de bonnes productions qui précédèrent *Victor Timbolée* heureux que nous pouvons entendre chaque mercredi à 20 h. sur Paris-Inter.

Après un essai d'émission publique, Francis Claude est revenu à sa première formule. Si *La roue tourne* n'obtint pas le succès qu'elle méritait, c'est sans doute parce que le public préfère les grosses ficelles à la Duraton au petit travail cérébral que nous proposent Milord l'Asnouille et son équipe. Les dissertations très pertinentes des personnages en présence sont toujours richement illustrées de musique ou chansons absolument « dans le coup » dans toutes les acceptions du terme.

Victor, brave type pas compliqué, entre en discussion avec des snobs qui prétendent le contrôler sur les meilleures façons de mener sa vie. Nous nous reconnaissons souvent dans ce Victor, et si nous n'en sommes pas flattés puisque on le dit imbécile, nous nous consolons néanmoins, car, tout comme lui nous nous croyons heureux. Nous retrouvons ainsi en pleine semaine notre sourire du dimanche, si nécessaire à la vie de l'homme « civilisé ».

Quand il présenta son dernier microsillon, Yves Montand nous a quelque peu étonnés en disant qu'il avait voulu rompre avec « le côté anar et fatuement avant-garde de la chanson ». Il a en effet enregistré une série de vieilles chansons et comptines, les plus ou moins moyenâgeuses parmi lesquelles s'est glissée sans doute par erreur la *Butte Rouge*, de Montéhus.

Notre objet n'est pas de faire la critique de ce disque, mais nous avons connu un autre Montand incontestablement meilleur et mieux à sa place, même en dehors de la chanson d'avant-garde. Il sait chanter la vie des « vingt ans » *Le petite Suzon, Clémentine, Premier Pas*, et combien d'autres petits chefs-d'œuvre qui ont contribué à faire de lui ce qu'il est, l'ont prouvé abondamment.

Quelqu'il en soit, Prévert, Lemarque, Ferré et d'autres (n'a-t-il pas enregistré *La mauvaise réputation*, de l'ami Brassens ?) ont encore beaucoup à dire, et Montand, incomparable interprète, abandonnant *Le chœur des maréchaux*, nous reviendra pour nous transmettre leurs messages.

•

Après avant-premières du 19 juin, entre une chanson américano-vaticane de Bécaud et quelques bonnes séquences de films, nous avons pu entendre un quelconque juteux, parler de l'armée (avant ses futures Nuits), avec une foi digne de Vercingétorix.

Comment est-il possible qu'en 1956 des individus apparemment sincères puissent se rendre aussi ridicules ? Et surtout comment se peut-il que des auditeurs conscients (j'en connais) puissent tolérer pareilles ventes de salades ?

•

Nos camarades esperantistes ne savent peut-être pas que tous les jeudis matin à 9 h. 30, M. Pierre Delaire donne un cours d'espéranto sur la Chaîne Nationale. Qui, sinon les enfants des écoles (qui en dehors des programmes scolaires auxquels ils sont soumis ont bien autre chose à faire), qui donc peut profiter de cette émission de première utilité ?

Les esperantistes ne se font aucune illusion sur cette aide. Ils ont malheureusement raison.

« Je vous prends de la main » dimanche 19 h. 30, Poste Parisien) cet une émission généralement bonne et bien illustrée.

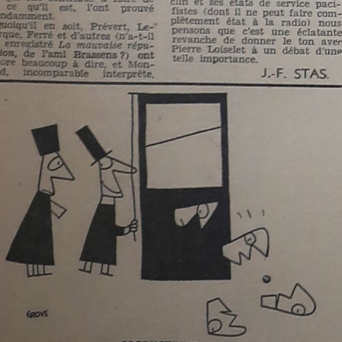
Notre ami Roger Monclin y participe assidument.

Celle du 26 juin était particulièrement attrayante, sous forme d'un dialogue entre jeune et vieux (au fait où se cachent-ils ?). Les interlocuteurs ont recherché dans la discussion la lumière qui doit en principe jaillir. Y sont-ils parvenus ? Non, sans doute, trente minutes ne peuvent y suffire.

Si les jeunes doivent se « compromettre » ce ne peut être qu'en exprimant leurs propres idées, mûries à l'étude des grands précurseurs qui eux aussi ont été jeunes. Chaque génération apporte, il est vrai, sa pierre à l'édifice de la pensée. Témoin, notre vieux camarade Galéani, ce peintre militant qui vient de démontrer à la Télévision que la jeunesse du cœur n'a pas d'âge. N'est-il pas la preuve vivante de cette jeunesse quand il fait exploser dans une interview sa foi dans l'avenir et la révolution.

Pour nous qui connaissons Monclin et ses états de service pacifistes (dont il ne peut faire complètement état à la radio) nous pensons que c'est une éclatante revanche de donner le ton avec Pierre Loiseleé à un débat d'une telle importance.

J.-F. STAS.



PRODUCTIVITE
— On ne sait plus où donner de la tête.

LIVRE du MOIS

FEUX DE MER

de Louis LE CUNFF

par Maurice LAISANT

JE ne connaissais de Le Cunff (outre le pacifiste et l'un des fondateurs des Artisans de la Paix), je ne connaissais de Le Cunff que le poète aux images hardies et fortes, évocatrices d'horizons lointains, d'odeurs salines et de grandissantes rumeurs d'océans.

« Feux de mer » (1) me révèle un Le Cunff romancier, mais à travers celui-ci m'est rendu le poète.

Dans le ton familier de la narration du « pêcheur, comme dans la frappe du vers des « Cents routes du Ponant » (2) je retrouve cette touche franche, ce contact avec la nature et la vie dont se dégagent, sans recherche, la poésie et la grandeur.

Et cependant c'était peut-être gageure que de nous faire connaître la technique des phares, les perfectionnements apportés au cours des âges, aux signalisations marines sans rien dépouiller de la vie aventureuse, lourde de responsabilité... mieux, de solidarité, des gars qui du haut des hautes tours tracent le chemin aux bateaux voguant dans la nuit, la brume, la tempête.

Réalité si poignante que les poètes de tous temps en ont fait un symbole de lumière et de vérité.

Le Cunff nous le rappelle au seuil de son livre :

« C'est bien le mot « phares » qui a jailli sous la plume de Charles Baudelaire lorsqu'il a composé cette vaste fresque dont Rubens, Vinci, Rembrandt, Michel-Ange, Watteau, Goya, Delacroix, sont les colosses lumineux, semblables au gigantesque et flamboyant Apollon de Rhodes.

» Et lorsque de son rêve aveugle Homère fit surgir pour mille générations, la splendeur du bouclier d'Achille, c'est aussi aux feux de mer qu'il en compara l'éclat ».

Ainsi, alternant entre les détails scientifiques, les statistiques, la légende, l'histoire, le livre « Feux de mer » nous entraîne dans une aventure barbare et sublime, qui va des naufrageurs allumant des feux pour tromper les navires à ceux qui bénévolement guidaient leur prochain perdu sur l'élément perfide.

Depuis ces lointains gardiens de phares jusqu'à ceux de nos jours, Le Cunff, Breton, fils de la mer, nous brosse l'odyssée des hommes dont il partage par le cœur l'héroïsme et les épreuves ; il la brosse sans académisme, à grands coups de brisants et de lames aux flancs verts : il nous fait vivre la vie solidaire de ceux qui sont prêts à la risquer chaque jour, pour sauver leur semblable du danger, selon la dure et grande loi de la mer.

L'admiration exaltée que leur porte l'auteur n'est pas celle d'un homme qui a vécu ses premières années sur la terre granitique de l'Armor, qui connaît la rude dessise solide de ses habitants, la magnificence sauvage de son sol mordu par les rages de l'Océan, c'est celle d'un homme qui connaît l'humble tragédie des gars en suroit et des femmes en coiffes blanches, agenouillées au long des grèves, aux jours de tempêtes, c'est celle d'un homme qui peut traduire du Celte le terrible dicton de Bretagne :

« Entre l'Ile et la pointe, c'est le cimetière des hommes ».

(1) André Bonne, éditeur, 15, r. Las Cases, Paris-7e.

(2) Aux Éditions de la dernière Chance, 48, r. de Richelieu, Paris-1er.

Candasse

de Paul RASSINIER

par Robert PROIX

LA plupart des éditeurs importants, dont la coutume est de publier à de multiples exemplaires une innommable cavalerie aussi peu littéraire que possible, ayant refoulé à qui mieux-mieux le manuscrit de ce livre, il nous était facile de conclure aux qualités exceptionnelles de l'œuvre : car, ainsi que l'a fort bien dit Paul Léautaud : « Un bon livre ne se vend pas ! ».

Camille Belliard, animateur de « l'Amitié par le livre », dont le point de vue, en matière de lecture, ne se situe pas forcément sous le même angle que celui des éditeurs, Camille Belliard n'a pas hésité une seconde à prendre en charge et à distribuer à quelques milliers de ses adhérents le « Candasse » de Paul Rassinier, certain d'avance qu'on l'en félicitérait.

Le bouquin est, en effet, de ceux qu'il convient de placer à part du monstrueux fatras qui sort nuit et jour des presses et au sein duquel les fouille-merde publicitaires ont pour mission de dénicher moult chefs-d'œuvre. « Candasse » n'est pas un chef-d'œuvre, mais c'est une œuvre pleine de signification et de résonance, et propre à réjouir les hommes que le demi-siècle écoulé n'a point éblouis. Ce demi-siècle, remarquable par les catastrophes qui l'illustrèrent, Paul Rassinier l'a vécu aux endroits propices à la méditation comme à l'action, à l'étude des hommes aussi bien qu'à la connaissance des problèmes qui les déconcertent. Cela nous vaut une sorte de conte voltairien bourré d'aperçus ironiques, de situations où l'histoire des quarante dernières années revêt sa véritable livrée repoussante et grotesque, où les hommes prétendirent la marquer de leur sceau ont exactement le mufle qu'il était permis de leur voir (si l'on n'était pas aveugle) au temps si proche encore de leurs exploits.

Les faits que nous avons vécus, les expériences que nous avons faites, Paul Rassinier a le don de nous les représenter d'une plume satirique, incisive, souvent impitoyable, et l'on n'est pas fier de se dire, en définitive, que tant d'événements cruels ou ridicules, tant de personnages vaniteux, funestes, insupportables, sont à la veille de se manifester encore, au grand dam des « Candasse » qui ne sont point dupes, mais victimes, et dont les avertissements restent toujours « discours aux sourds ».

Sachons entendre la leçon de l'auteur qui, au terme de l'ouvrage nous dit : « Surtout, garde-toi de t'en mêler, cette fois ! ».

Oui, cette fois, puisqu'on reprend les mêmes pour recommencer encore, puisque aux mêmes on redonne mission de conduire le monde aux mêmes turpitudes, puisque rien de nouveau, décidément, ne s'épanouit sous le soleil, « gardons-nous de nous en mêler ! »

Remercions en tout cas Belliard d'avoir contribué à sortir ce livre des oubliettes éditoriales pour nous en offrir la primeur, et félicitons-le, en outre, d'avoir confié à un jeune peintre modeste, mais plein de talent, Pierre Allinié, le soin d'illustrer chaque tête de chapitre dans un style aussi adéquat que possible aux intentions de l'écrivain.

C'est une parfaite réussite, et c'est un joli pied de nez aux seigneurs de la chose imprimée.

En vente « Au Château des Brouillards », 53 bis, rue Lamarck, 18e.

VARIETES

A la Fontaine des Quatre-Saisons

avec Albert VIDALIE et ses petites filles modèles

LA bourgeoise rue de Grenelle jaillit du côté des Ecoles et va se perdre sous les fraîches frondaisons du Champ-de-Mars.

Emergeant des immeubles rococos qui la bordent et qui resteront les merveilleux symboles du XIX· siècle, siècle bourgeois par excellence, de somptueux hôtels construits aux XVII· et XVIII· siècles, et qui virent défiler les précieuses et les abbés, les petits maîtres et les gens de lettres abritent aujourd'hui, sous ses lambris dorés, les ministères bourgeois de la IV· République.

Quelque part, au début de la rue, le célèbre sculpteur Bouchardon, sous un porche monumental, cisela la ville, son fleuve la Seine, et son amante la Marne. Sous ce porche majestueux, Musset a pensé « Les Nuits ». C'est de là qu'il s'évada pour son voyage à Venise avec George Sand.

On comprend pourquoi Pierre Prévert, séduit par cet ensemble bucolique, a planté ses tréteaux à l'ombre du siècle de la grâce. La Fontaine des Quatre Saisons est solidement adossée à ce portique qui protège de sa masse robuste et pastorale les baladins qui chaque soir révèle à un public étonné et ravi les secrets d'un rare et attrayant programme d'avant-garde dont le contraste avec le très agréable et archaïque cadre du cabaret ajoute de la séduction et un attachement attendrissant à tout ce qui est chanté, conté, mimé entre ses quatre murs rustiques et caillouteux.

De rolides vérités y sont servies toutes chaudes, toutes neuves... Le spectacle n'essaie pas de séduire seulement une poignée de mandarins en mal d'intellectualisme, mais il est direct, ainé, inédit, trapu, et les tares de la société y sont assaisonnées avec un relief extraordinaire.

Notre ami Albert Vidalie mène la danse... Avec son complice Sapin, il s'est emparé du plateau — la « bonne » comtesse de Ségur fait les frais de leur verve dans un décor et des costumes délicieusement surannés du siècle dernier. On retrouve là le Vidalie prodigieux des « Bijoutiers du clair de lune », le tendre, le rafraîchissant poète du Paris multiple qui reste sans pitié en face de l'injustice et de la mesquinerie.

Il faut aller voir les trois tableaux où d'inquiétantes et précoces « petites filles modèles » évoluent parmi les oiseaux en cage et les jardins en fleurs. La troupe Grenier-Hussenot, sans une défaillance, interprète cette moussuse et irrévérencieuse pochade avec un talent sans égal.

Boris Vian, avec une glaciale sûreté, une instinctive et tranquille révolte, un style dépouillé bien à lui, donne cinq de ses chansons qui fustigent tour à tour la guerre, le snobisme, la sottise et la fausseté des hommes.

Boris Vian, pur et austère, mais toujours généreux, c'est la nouvelle étoile de la chanson qui monte au firmament du music-hall.

Quant aux Garçons de la Rue, nous avons dit tout ce que nous pensions de ces incomparables artistes dans notre précédent numéro. A la Fontaine des Quatre Saisons comme partout, les applaudissements, les rappels, font rage à leur passage. Il faudrait encore pouvoir parler de ce « Saint-Ouen près de Paris » d'une adorable veine poétique et si bien mis en valeur par leur talent. Il faudrait encore signaler « Je t'attendrai à la porte du garage » si aimablement loufoque et d'une irrésistible drôlerie. Les Garçons de la Rue, qui savent se renouveler, méritent mieux encore que la place qu'ils ont conquise sur les scènes parisiennes.

Suzy CHEVET.

Boris Vian, musicien, romancier, poète de la révolte, Boris Vian qui prépare aujourd'hui toute une série d'arguments pour des ballets et dont l'universalité dans le domaine de l'art est unanimement reconnue entre le clocheton de Saint-Germain des Prés et les rampes de Montmartre, Boris Vian, notre ami Boris Vian vient de nous faire parvenir un inédit que nous nous empressons de porter à la connaissance de nos lecteurs de manière que ceux-ci l'installent solidement entre « Le Déserteur » et « Faut que ça saigne », ces chefs-d'œuvre d'un refus très voisin du nôtre.

M. J.

LE PRISONNIER

Un soldat se traînait sur la route
Les deux poignets liés
Un soldat se traînait sur la route
Avec ses vieux souliers
Tout le long de la ville
Il y avait des veuves
En le voyant si triste
Se mettent à pleurer
Marche, brave soldat, marche
Sur la route, marche
Ils t'ont fait prisonnier

Ils l'ont mis dans une forteresse
Les deux poignets liés
Ils l'ont mis dans une forteresse
Accroché par les pieds
Des hommes sont venus
Des lames affilées
Le sang sur sa peau nue
Commence à ruisseler
Parle, brave soldat, parle
Il faut que tu parles
Car tu es prisonnier

Si je dis ce que je ne veux dire
Je pourrai m'en aller
Si je dis ce que je ne veux dire
Ils vont me libérer
Mais si je veux me taire
Jamais ne reverrai
Ma femme ni ma mère
Et mes enfantelets
Pleure, brave soldat, pleure
Il faut que tu pleures
Comme les prisonniers

Quand il eut vendu ses camarades
On l'a laissé aller
Quand il eut vendu ses camarades
On l'a laissé aller
Portant sa pauvre honte
Son pauvre cœur blessé
S'en alla sur la route
Avec ses vieux souliers
Marche, brave soldat, marche
Sur la route, marche
Car ils t'ont libéré

Quand il est rentré dans sa demeure
Le temps avait coulé
Quand il est rentré dans sa demeure
Une lettre il a trouvé
Pardonne-moi, mon homme
On ne peut pas toujours
Coucher avec un rêve
Et se passer d'amour
Crève, brave soldat, crève
Mieux vaut que tu crèves
On ira t'enterrer..

Boris VIAN.

LES NANAS AU POUVOIR !

DEPUIS belle lurette, j'ai cessé de m'intéresser à la personnalité des préposés à la bonne conduite du char de l'Etat. Le programme du « Gouvernemental Circus » est par trop monotone et le plus minable des chapiteaux de province se refuserait à engager ces clowns sans talent.

Si, d'aventure, je risque un œil dans les gazettes, c'est pour procurer à ma rate quelques exercices propres à la tirer de la léthargie dans laquelle les susdésignés aiment à la voir figée : « Son fils n'ayant pas été reconnu bon pour le service, il se suicide. » — « Le soi-disant champion du monde de tir, décoré à ce titre de la Légion d'honneur, n'était qu'un vil escroc. »

Bref, j'ignore tout des interprètes du Guignol.

Mais, il y a la radio !

L'autre jour, entre le onze degrés et le calendo, la voix des ondes se glissa par effraction jusqu'à ma table et ma chauchota deux noms : « Marie et Julie ». Ce fut une révélation.

Ça ne vous dit peut-être rien ? Ce sont des ministres, à ce qu'il paraît. Moi qui suis futé, j'ai tout de suite réalisé qu'une aube nouvelle se levait.

En haut lieu, on s'était rendu compte que tout le monde en avait marre de voir les mêmes sinistres gueules de poulets de carême tenir l'affiche. Révolue l'ère des constipés. Enfin du neuf, de la chair fraîche.

Des Nanas !

Voilà une saine politique ! Un gouvernement de frangines, qu'espérer de mieux ?

De la croupe et du robert !

Ça, c'est quelque chose de sérieux, de tangible, de palpable.

Faut pas s'arrêter en si bon chemin les gars ! Ils auront l'air fin, les gaziers d'au-delà les frontières. Vous voyez le tableau ?

Réunion des grands. Et on te leur envoie une ou deux garces, bien meublées, dotées d'un plastron avantageux, pour parler du pays. Avec un minimum de doigté, de technique, traités et accords sont dans la fouille.

A quoi ça sert, je vous demande un peu, que des mecs avec des têtes comme des lessiveuses, se ruinent la santé en heures supplémentaires sur des calculs de désintégration de la matière, alors qu'on pourrait avoir chez nous, des pépées douées, qui mettraient au point une redoutable arme secrète. La trente-troisième position, par exemple, avec une jambe en l'air et une paupière clignée... Il y aurait tout de même un meilleur climat dans les relations internationales !

Et si, malgré notre bonne volonté, un conflit éclatait ?

On enverrait sur le front des commandos en gaine noire et bas nylon. Des spécialistes de la petite mort, qui auraient tôt fait de filer l'ennemi sur les rotules.

C'est-y pas mieux comme ça ?

Allez, allez, on est bien barré, pourvu que ça dure. Aux urnes, citoyens !

Les Nanas, au pouvoir !

A. VERS.

Pas d'accord !

JE croyais à une confusion. J'avais dû, diable sait par quelle aberration, parcourir une feuille de choux de la presse bien pensante. Il n'en est rien! hélas ! C'est bien un article du « Monde libertaire » qui trottait dans ma tête. Je viens de le relire et de m'en assurer.

J'aurais mauvaise conscience à garder le silence. Le « Monde libertaire » n'est-il pas un des derniers refuges de la liberté ?

Alors, comment expliquer le papier vitriolant contre les homosexuels ? N'y a-t-il pas suffisamment de motifs d'indignation sans emprunter le terrain favori des mauvais chansonniers ?

Ho là ! compagnon, auteur de « La rose et le résidu », n'as-tu pas commis une erreur de jugement à propos des minus qui chambrèrent la pépée gironde des Champs-Elysées ? Pourquoi pas « petits cons », au lieu de tantes, tu ne crois pas que ce serait plus logique ?

Les innombrables difficultés rencontrées par les jeunes qui écrivent, les barrages qu'ils doivent renverser, ne crois-tu pas qu'il faut plutôt les attribuer aux cons qu'aux chevaliers de la roulette ?

Ça existe les cons, c'est même tout un monde. On peut se hérisser contre leur emprise de plus en plus grande mais de quel droit attaquer le comportement sexuel d'un individu ? Pourquoi ne pas prendre à partir les adeptes d'Onan, ceux qui glancent les feuilles de rose ou préfèrent le coït buccal, toutes pratiques prétendues contre nature par la voix de la morale ?

Si des copains ont pu acquérir une certaine notoriété, je pense à Brassens, Armand, Fallet, Clébert, ils le doivent au talent, au courage, peut-être aussi un peu à la chance, mais fais-moi confiance, personne ne s'est jamais avisé de leur proposer la botte.

Tu envisages calmement les mesures à prendre pour nous sauvegarder de la pédérastie ce fléau : « Faut-il tuer ou tantôt déporter les homosexuels... Dès maintenant j'opte pour la déportation qui ne saurait être que massive. »

Tu plaisantes, bien sûr. Mais c'est délicat de plaisanter sur ce sujet. Sans parler des sourires qui se rattachent au mot « déportation », il y a un autre souvenir. Un précédent. Le cas d'Oscar Wilde, qu'une société hypocrite de puritains refoules fit jeter en prison parce qu'il s'adonnait aux pratiques que tu réprouves. Relis la « Ballade de la geôle de Reading ».

Pense à Verlaine, Rimbaud et les autres, plaineurs ou plantés et si, depuis l'antiquité, la bagoue a ses fidèles, laisse-les comme tu dis « t'emmerder ». Ça ne mange pas de pain et ça ne fait jamais pour nous autres « nomaux » qu'un peu plus de bouillot, quelques heures supplémentaires à consacrer aux frangines en rabiot. On se sacrifiera.

André VERS.

Dans le prochain numéro : Roger RIFFARD